
VITTORIO EM. III

Gino Doria

...Me, poor man,
my library is dukedom
large enough
The Tempest I. 2

Maquet Sc



LETTRES
ET
RÉPONSES
ÉCRITES
À MADAME LA MARQUISE
DE
POMPADOUR.

Depuis MDCCLIII jusqu'à MDCCLXII, inclusivement.

De Mr Crebillon Fils



A LONDRES,

Chez G. OWEN, Fleet-Street; & T. CADELL, dans le Strand. M DCC LXXII.



·(✿)··(✿)··(✿)·:·(✿)·:·(✿)··(✿)·

AVIS DE L'ÉDITEUR.

L'ACCUEIL benévole, que l'indulgent Public a fait aux Lettres de la Marquiſe de Pompadour, nous porte à produire à la lumiere, celles, qui y auroient donné occaſion, ou qui y auroient répondu. Encore bien que toutes les réponſes ne s'y trouvent pas, nous croyons cependant, que l'on ne ſera pas fâché, de poſſéder le peu qui en exiſtera, & qui, par une main ſûre, nous a été fourni. D'ailleurs, il y a beaucoup d'autres Lettres, qui nous ont paru trop peu importantes, pour mériter l'impreſſion. Nous ne diſons rien de l'authenticité de ce Recueil. Ce ſeroit un bien habile Impoſteur, celui-là, qui auroit pû imiter auſſi adroitement la vérité. Cependant nous croyons de-

voir justifier les Lettres de Madame de Pompadour, contre le crime de faux, dont on les a accusées.

1. *Les Dates sont inexactes.* Nous en convenons & nous confessons, que les ayant imprimées d'après des minutes, la plûpart du tems non datées, nous avons voulu y suppléer nous-mêmes, & que nous avons fait des Anachronismes choquans.

2. *On donne des Ambassades, ou autres Postes, à des personnes, qui n'en ont jamais éte révêtues.* Nous en convenons encore. Mais prenons pour exemple la premiere Lettre, où cette faute se rencontre. C'est la Lettre XIII. qui est adressée au Marquis d'Albret, tandis que le Marquis d'Aubeterre étoit alors Ambassadeur à Vienne. Voici notre confession. Le Sécretaire de Madame de Pompadour, fort pa-

resseux, selon toute apparence, s'étoit contenté d'écrire en tête du Manuscrit: *au Marquis d'Abt....* Nous n'avions qu'à consulter une Gazette de ce tems, puisque nous étions assez ignorans, pour ne pas sçavoir, qui étoit alors Ministre à Vienne; mais nous avons été trop paresseux nous-mêmes: nous avons trouvé plus court de déviner, & nous avons, par un effort d'imagination, mis: *d'Albret*, au lieu des Lettres initiales: *d'Abt....* qui signifioient: *d'Aubeterre.* Nous en disons autant pour les noms de Blosset, Bréteuil, Broglio &c.

3. Une faute d'impression, (Lettre XXVIII.) aussi facile à excuser, a fait dire, que celui, qui avoit fabriqué ces Lettres, ne sçavoit pas même les choses les plus ordinaires, puisqu'il faisoit le Prince de Soubi-

ſe, Maréchal en 1757. tandis qu'il n'a eu ce grade, que le 19. Octobre, 1758. L'objection eſt fondée, mais on ſçait, combien il eſt difficile, qu'un Livre françois, imprimé en pays étrangers, par des Compoſiteurs, qui ne ſçavent pas un mot de la Langue françoiſe, ſoit exemt de fautes. Nous trouvons dans le Manuſcript: *J'espere, Monſieur, comme le Maréchal, que dans une autre occaſion vous montrerez, ce que vous ſçavez faire.* Le mot comme, avoit été omis; on a lu: *J'eſpere, Monſieur le Maréchal....* Voilà toute l'erreur. Mais on voit bien, qu'il s'agit ici du Maréchal de Belle-iſle, qui dirigeoit dès lors le département de la Guerre, dont le Marquis de Paulmy n'étoit plus que Miniſtre titulaire.

4. On a encore relevé l'amitié, que

que Madame de Pompadour ſuppoſe, dit-on, avoir exiſté entre Meſſrs. de Broglio & de S. Germain; tandis, ajoute-t-on, que tout le monde connoît la diviſion, qu'il y avoit entre ces deux Généraux. Il faut apprendre à ces hommes ſi bien inſtruits, que Mr. de Broglio ſe montra l'ami & le défenſeur de Mr. de S. Germain, du moment qu'il fut opprimé. Alors la Lettre de Madame de Pompadour n'a rien d'étrange. D'ailleurs les fautes, dont nous ſommes convenus, ſont ſi légeres, qu'elles devoient, en vérité, ſervir à établir l'authenticité de ces Lettres, plûtôt qu'a inſpirer des doutes, puiſqu'un fauſſaire, aſſez habile pour les fabriquer, même telles qu'elles ſont, n'auroit pas été embarraſſé à éviter des erreurs, dont on pouvoit ſe garantir avec la pre-

miere Gazette. Les autres obſervations ne méritent pas d'être relevées.

Nous conſeillons aux Lecteurs, qui voudront lire agréablement ces Lettres, de paſſer alternativement de celles de Madame, aux réponſes, qu'on lui fait, ou plûtôt de ſuivre l'ordre des Dates, qui eſt obſervé plus exactement dans ce Recueil, que dans les précédens.

NB. Nous y aurions pu joindre, certaine *Lettre Paſtorale*, addreſſée à Madame la Marquiſe, par M. l'Abbé de Bernis, lors du départ de celui-ci pour ſon Ambaſſade de Veniſe: mais comme cette *Lettre Paſtorale* eſt conçuë en termes trop forts, & que d'ailleurs elle eſt imprimée ſéparément, nous avons jugé à propos, de la ſupprimer ici, quoiqu'elle ſoit très autentique.

TABLE

TABLE DES LETTRES.

Pag.

LET-

TABLE

LET-

TABLE

LET-



LETTRES

LETTRES
ET
RÉPONSES
ÉCRITES
À MADAME LA MARQUISE
DE
POMPADOUR.

LETTRE I.

Du Duc de Mirepoix.

(En réponse à la Lettre I. de Madame de Pompadour.)

1. Septembre, 1751.

Madame la Marquise,

JE me mets aux pieds des bonnes amies, qui ont contribué à la faveur, qui vient d'être accordée à Madame de Mirepoix. Il y a quelque tems, qu'elle avoit des droits

à cette place. Mais eſt-ce qu'il ſuffit d'avoir des droits? J'en ſuis donc auſſi reconnoiſſant, que ſi elle n'en avoit eû aucun, & nous deſirons bien vivement, de vous voir inceſſamment décorée du même titre. (*)

Je ne puis me perſuader, que l'on veuille ſincerement la guerre ici. Ce ſont préciſément les ſemblans, qu'on en fait, qui me raſſurent. Et puis je ne vois pas, que l'on ſoit en état de l'entreprendre. La derniere guerre a fait à ce Royaume une playe profonde, dont ſes Finances ſe reſſentent encore aujourd'hui. D'ailleurs, on a beau m'alléguer, que les Anglois deſirent la guerre, pour étendre leur Commerce aux dépens du nôtre. Je perſiſte à dire, que la guerre eſt deſtructive pour le Commerce; qu'ainſi, on ne voit qu'à demi, quand on prétend, qu'ils deſirent la guerre pour l'amour de ce Commerce; en effet, ſe battre pour le relever, ce ſeroit tourner le dos à leur objet. On me mande, que les rameurs arrivent au rivage, quoiqu'ils y tournent le dos. Une comparaiſon ne détruit pas un bon raiſonnement. La guerre ne peut être

(*) Vraiſemblablement de Dame du Palais de la Reine.

être avantageuſe en Angleterre, qu'au Souverain. Elle accroît ſa puiſſance; elle réunit les partis, qui diviſent la Nation. Tout ce qu'il deſire, lui eſt accordé, & tandis qu'il occupe au dehors l'humeur inquiete de ſes ſujets, il jouit au dedans de la plénitude du pouvoir ſouverain. Mais j'ai des preuves démonſtratives, que le Roi d'Angleterre ne veut pas la guerre, qu'il la déteſte, qu'il ſe croit hors d'état de la faire avec avantage. Qui donc dans la Nation la deſirera, ſi le Roi la rédoute? Je ſuis d'ailleurs accablé des marques de la plus ſincere amitié de la part de ſes Miniſtres. Il y a bien des Nations, chez lesquelles ces témoignages extérieurs ne prouveroient rien; mais je ne puis les croire faux en Angleterre.

Mr. Green.... a reçu la porcelaine, des mains d'un de mes Officiers. Il a voulu en ſçavoir le prix & la payer ſur le champ. On lui a répondu, que je l'en informerois. En effet, hier après-dîner, il me demanda, à qui il devoit s'adreſſer pour cette bagatelle. Je lui répondis, que, préciſément parceque c'étoit une bagatelle, le Roi n'avoit pas voulu, qu'il la payât. Il ſe recria beaucoup ſur cette galanterie, refuſa, fit les beaux bras, & finit par dire, qu'il falloit qu'il

dât la permiſſion de l'accepter. Vous voyez, Madame la Marquiſe, que cela eſt arrangé. Au reſte, on ne peut rien voir de plus beau que ce ſervice. Les biſcuits ſurtout ſont admirables. Cette manufacture eſt dans ſon enfance, & le Saxe n'eſt pas plus parfait. On parle déjà de former un établiſſement ſemblable à Windſor. On a trouvé une terre ou pâte excellente pour cela. On a un grand édifice inhabité ; on a... Madame la Marquiſe, on a tout, hors le goût.

——o——o——o— 2 — o——o——o——

LETTRE II.

de Madame la Maréchale d'ETREÉS.

(en réponſe à la Lettre III. de Madame de Pompadour.)

au Montmirail, le 28. Août, 1754.

Votre Lettre m'eſt parvenue ici, Madame, & j'ai mille raiſons de regretter, d'y être venue. Mais il faut premierement vous répondre, afin de commencer par le commencement. Non, mon amie, un Palfrenier n'eſt pas, année commune, plus heureux que ſon maître. Je dis année com-

commune, parceque le bonheur me paroît dépendre infiniment des bonnes ou mauvaises saisons de la vie. Je les crois donc également heureux, c'est à-dire, si peu que rien. Vous, vous trouvez malheureuse: dites, moins heureuse, que vous n'aviez cru. Mais figurez-vous un moment la privation des grandeurs, qui vous environnent, & dites moi, si vous ne trouvez pas cette idée épouvantable. Tout est rélatif, & tout nous affecte agréablement ou tristement selon la situation, où se trouve notre esprit. Je suis venue ici, dans le dessein d'y jouir du calme d'une retraite de deux mois. C'est un des beaux lieux de l'Univers. Le Maréchal s'est plû à l'embellir, & je m'y promettois un automne délicieux. Ne voilà-t-il pas, que je trouve ici une Lettre du Chevlr. de Militerni? Il me fait le détail de cette horrible avanture de M. Jumainville ou comme il vous plaira l'appeller, car le Chevalier écrit comme un chat. C'est une abomination, c'est un assassinat effroyable. Il faut que ce brave Officier soit vengé. Si nous commettions de pareils crimes, nous serions l'exécration de l'Univers Mais aussi Militerni ne voit que la guerre autour de lui. Il regarde la guerre, comme une affaire décidée. Il brule de faire la

 guer-

guerre aux meurtriers de ce pauvre Jumainville. Ah! mon amie, la guerre va ſe faire, & vous ſçavez, qu'il y a beaucoup de froideur entre le Miniſtre & Mr. le Maréchal. Je n'oſerai me montrer, s'il ne commande pas. Car la guerre eſt réſolue, je le ſçais, on me l'écrit d'ailleurs, elle ſe fera ſûrement. Madame, je vous abandonne mes intérêts; je pars après demain. Montmirail n'eſt plus pour moi qu'une Thébaïde, où ces deux jours me paroîtront deux années. J'ai eu des preſſentimens d'une guerre, la nuit même de mon départ. Je ſuis bien réſolue, à ne plus reſiſter à mes preſſentimens.

Je ne vous dis rien des tracaſſeries du Clergé. Mon Dieu! que celà me ſemble meſquin. Quant au Comte, il n'eſt pas ſi merveilleux que vous croyez, pas même pour les petites affaires. Je l'avois chargé de me procurer un beau Sapajou, comme celui de la Princeſſe Talmond. Il ne tenoit qu'à lui; je n'ai pu l'avoir jusqu'à ce moment.

La guerre ne me ſort pas de la tête.

LET-

——o——o——3——o——o——

LETTRE III.

de Monfieur Diderot.

(Voyez la Réponfe de Madame de Pompadour, Lettre V.)

Madame,

J'AI été furpris, de ne pouvoir pénétrer chez vous, dans un moment, où j'étois fur, que vous voiez du monde. Vous ne nous avez point accoutûmés à cette rigueur. Auffi n'en fuis-je point rebuté. Madame la Princeffe de B.... vous a déjà dit, de quelle nature eft le fervice, que nous efpérons de vous. Je n'ai point voulu, qu'elle vous follicitât, & je me contenterai, de vous rappeller, en peu de mots, ce qu'elle vous a dit.

Une Société d'hommes laborieux, & qui n'ont d'autre prétention, que celle d'être utiles à leurs femblables, confacrent plufieurs années à la rédaction d'un Ouvrage, qui doit être le dépôt des connoiffances humaines. Tout ce qu'il y a de plus honnête & de plus inftruit, dans toutes les claffes de la Société, contribue avec empreffement

à ce travail important. Tous les Coopérateurs montrent à l'envi un zèle, dont ils ne se doutent pas, qu'on puisse jamais leur faire un crime. Ils n'ambitionnent rien; plusieurs même d'entr'eux se cachent sous le voile modeste de l'anonyme, & leur désintéressement va jusqu'à dédaigner la gloire, qui leur revient de leurs travaux, qui est le seul salaire digne de la vertu. L'édifice s'éleve & l'Europe l'admire. Tout à coup, il est attaqué par d'obscurs persécuteurs, qui lui portent des coups d'autant plus dangereux, que les Ouvriers dédaignent, par une fierté peut être outrée, de repousser leurs insultes. Cependant on commence à taxer notre modération de foiblesse. Il faut nous justifier, mais avec une grande circonspection. Nous craignons d'avoir un parti, si nous prenons la peine de nous défendre trop publiquement. Nous ne voulons point de défenseurs; nous ne voulons, que des Juges. Soyez le nôtre, Madame, & soyez en même tems notre Avocat, si vous trouvez que cela convienne, & rien ne me paroît plus convenable. La Vérité & la Philosophie n'auront plus d'adversaires, si l'Esprit & la Beauté se chargent de les défendre.

LET-

LETTRE IV.

Du Duc de Mirepoix.

(*Voyez la Réponse, Lettre IX.*)

Londres, le 25. Janv. 1755.

Madame,

Je suis un peu peiné du compliment, que vous me faites sur le talent, que j'ai pour les correspondances de femme. Ce n'est pas, que cela n'ait son prix; mais, en vérité, ce n'est point avec vous, que je voudrois me prévaloir de cet avantage. Je vais vous en donner une preuve, en ne vous parlant que des affaires publiques. Ce sera un précis de ma dépêche d'hier, dont je présume cependant, que le contenu n'est plus un mystere pour vous.

J'ai insisté, avec force, sur les propositions modérées, que le Roi m'a ordonné de faire. J'ai demandé surtout, que les prétentions réspectives fussent déférées à la Commission, établie à Paris, & qu'on s'expliquât plus clairement sur la destination des nouveaux armemens.

On

On m'a répondu aſſez laconiquement, après avoir rejetté nos propoſitions, que Sa Majeſté Britannique demandoit à ſon tour, que la poſſeſſion du territoire du côté de l'Ohio, fut remiſe en l'état, où elle étoit à la concluſion de la Paix d'Utrecht. On a agréé les voyes de négociations indiquées, & l'on eſt convenu tout uniment, que la défenſe des poſſeſſions angloiſes, étoit le ſeul motif des armemens envoyés dans l'Amérique ſeptentrionale. On a fini par me demander, avec beaucoup de hauteur, une explication ſur les grandes forces navales, que nous préparons à Breſt & à Toulon. Je leur ai répeté leur propre réponſe.

La tournure, que prennent les affaires, me fait ſoupçonner, que je pourrois bien m'être abuſé ſur le caractere de ces gens ci. Mr. R.... a employé un Million de plus, que ſon adverſaire; & je crois que la ſupériorité, corrompue par ſes Guinées, ſe déclare hautement pour la guerre. Il a lui-même eu l'imprudence de dire, qu'il auroit aiſément toutes les voix, s'il vouloit les payer; mais qu'il ſe contentoit, d'en acheter préciſément autant, qu'il lui en falloit, pour ſon uſage indiſpenſable. Si la paix conſerve encore quelques partiſans obſcurs, c'eſt

c'eſt qu'ils s'irritent de ce qu'on n'a pas même cherché à les corrompre, tandis qu'ils ſe jettoient à la tête des corrupteurs. Quelles gens !

Je ne vous dirai plus, que le Roi d'Angleterre eſt notre ami. Les faits, qui prouvent le contraire, ſont trop conſtatés. Mais je n'en ſuis que plus indigné contre les menſonges indécens, dont on m'a bercé ſi longtems.

Souffrez, Madame, que je vous contrediſe; je le dois à ma juſtification. Non, je ne puis croire, que le ſecret de la Politique conſiſte, à mentir à propos. Je penſe, au contraire, que l'impoſture eſt mille fois plus horrible dans la bouche des Rois, que de la part de tous les autres hommes. J'avoue qu'il eſt piquant, d'avoir été dupe; mais il eſt bien plus déshonorant d'être fripon. Si j'avois eu le malheur de naître ſujet d'un Prince, capable de me commander le menſonge, jamais je n'aurois pû me reſoudre à le ſervir; mais, graces au Ciel, cette Politique mépriſable n'eſt point celle de mon Souverain. Il ne m'ordonne rien, que l'honneur me défende, & j'atteſterai, que, depuis que je ſers, je n'ai rien vû dans toutes les opérations de la Cour, qui ne puiſſe ſoutenir un examen

sévère, de la part des Rigoristes les plus outrés. Laissons donc nos voisins s'enorgueillir de l'avantage, de tromper mieux que nous. Qu'ils acquiérent, s'il le faut, des empires, à force de mensonges effrontés. Croyez, qu'ils feront tôt ou tard victimes de leur injustice, & que le déshonneur, & la prostitution de leur gloire, n'est pas le seul châtiment, qu'ils ont à attendre. La mesure de l'iniquité est toujours vacillante, & verse aussitôt qu'elle est au comble. Je ne pense pas pour cela, que nous devions croiser les bras, & contens d'être les Apôtres de la justice, nous laisser martyriser, en l'invoquant paisiblement. Des fourbes nous prennent au dépourvu. C'est un malheur; mais rien n'est désespéré. Nous avons de grandes ressources. Nous sommes en mesure d'embrasser le parti, que nous voudrons; & si l'ambition de nos rivaux peut prévaloir, pendant quelque tems, sur notre modération, nous jouirons du moins du plaisir, de n'avoir point forfait à l'honneur. Nous nous préparerons en silence, & nous attendrons un moment favorable, pour prendre notre revanche avec avantage.

LET-

LETTRE V.

Du Duc de Mirepoix.

(à laquelle Madame de Pompadour répond par la Lettre IX.)

Londres, le 9. Fevrier. 1755.

Madame,

Vous n'ignorez pas les ordres, que j'ai reçus du Roi; je me contenterai donc de vous apprendre, de quelle maniere je les ai exécutés.

Après quelques chicanes sur la forme de mes pleins-pouvoirs, ils ont été admis, & les Ministres en ont témoigné la plus grande satisfaction. Nous avons même procédé à une convention préliminaire & provisoire. Le 8. Mr. le Chevalier Robinson me déclara ministériellement, que Sa Majesté Britannique étoit résolue à terminer, au sujet de l'Ohio, de sorte, que les montagnes formassent les limites des Colonies angloises, & que tout le pays par de-là, jusqu'aux Lac & Riviere d'Ohio & d'Onabache, restât libre aux Natifs, & aux François &

Anglois, pour y passer seulement, & commercer avec les Sauvages. Il ajouta que, de part & d'autre, on démoliroit & evacueroit tous les nouveaux Etabliſſemens militaires; qu'enſuite on procéderoit à lever les autres difficultés. J'ai demandé, ſi l'on comptoit s'en tenir à ces déclarations verbales, & ſi l'on ne répondoit pas par écrit, au Mémoire remis le 6. Janvier. On a éludé ma demande, ſous prétexte de l'inutilité des écritures. Voilà, Madame la Marquiſe, un expoſé très-ſuccinct de l'état de nos affaires. Je ne puis croire, après toutes les impoſtures paſſées, que l'on ait aujourd'hui des intentions plus droites. J'employe tous les moyens imaginables, pour en découvrir plus qu'on ne m'en dit. Je trouve une infinité de perſonnes diſpoſées à trahir; mais les deſſeins du Cabinet ſont encore un myſtere, même pour les plus intimes. Tout ce qui eſt avéré, c'eſt que la Nation veut la guerre. Les moyens ſont encore inconnus. Le Roi, ſon Miniſtre & un Allié puiſſant, qu'on lui ſoupçonne dans l'Empire, ſont les ſeuls dépoſitaires du ſecret. C'eſt préciſément ce grand myſtere, qui m'eſt ſuſpect.

Si leurs intentions étoient pures, à quoi bon les cacher ſi ſoigneuſement? mais la

tra-

trahiſon cherche les ténèbres, & celle ci me paroît tramée de main de maître. Je ſuis perſuadé, que le Roi d'Angleterre, pendant ſon ſéjour dans le Hanovre, aura une entrevûe avec le Roi de Pruſſe. On dit bien des choſes, on prend bien des réſolutions dans une pareille entrevûe. La hardieſſe de l'un entraine l'indéciſion de l'autre, & nous ne ſçaurions prendre trop de meſures, pour être inſtruits de ce qui ſe paſſera, pendant le cours de ce voyage.

Les Anglois diſent, que les négociations ſont notre meilleure artillerie. Je crains bien, que la mienne ne les détrompe.

J'ai appris avec une vraie ſatisfaction l'avancement de Mr. de Sechelles. Il eſt mon ami: je ſçais, Madame la Marquiſe, combien vous avez contribué, à lui concilier la bienveillance du Roi, & je répondrois, que vous aurez lieu de vous en applaudir.



LET.

LETTRE VI.

Du Duc de Mirepoix.

(*Madame de Pompadour y répond par la Lettre X.*)

Londres, le 25. Juin, 1755.

Madame,

Vous ne désapprouverez pas, sans doute, que j'allegue l'affluence des affaires, pour excuser le délai, que j'ai mis à repondre à la Lettre, dont vous m'avez honoré. Il n'est que trop évident; que nous avons été trompés, quoique l'affaire de l'Amiral Boscawen ne soit qu'un mal-entendu, à en croire les Anglois. Mais se faire illusion plus longtems, seroit le comble de l'aveuglement.

Je ne vous entretiendrai pas longuement de tous les propos, dont Mr. Robinson prétend me payer. Je le vois lui même honteux de la foiblesse des moyens, qu'il employe. Il insiste toujours sur son idée favorite, de tirer sur la Carte une ligne, qui divise la partie méridionale du Fleuve S.

Lau-

Laurent en deux portions, dont l'une remonteroit vers Quebec, & l'autre iroit à la Mer. Il propose cette opération dans un pays hérissé de montagnes, coupé par des fleuves, couvert de lacs & de forêts, à peu près, comme s'il s'agissoit de tracer un jardin; & moi, je dédaigne de répondre à une proposition beaucoup plus définitive que préparatoire, & qui n'a d'ailleurs pour objet, que d'anéantir notre commerce en Amérique. Il demande ensuite la liberté de commercer sur les grands Lacs du Canada; autant vaudroit, qu'ils eussent tout le Canada même. Ainsi un peu plus ou un peu moins d'étendue dans les Possessions des deux Nations dans l'Amérique septentrionale, va occasionner une guerre capable de bouleverser toute l'Europe; & les Anglois cependant y possédent, ainsi que nous, plus de terres, qu'il n'est possible d'en cultiver, avant un tems considérable. La Traite de l'Ohio, occasion des troubles actuels, n'est peut-être pas un objet de mille Pistolles par an, & l'on a échauffé les esprits, comme si nous voulions usurper tout le Commerce des Colonies angloises. En vain j'ai dit, que nous consentions à renoncer à ce Commerce, mais que c'étoit trop exiger, que vouloir, que

LETTRE VI.

Du Duc de Mirepoix.

(*Madame de Pompadour y répond par la Lettre X.*)

Londres, le 25. Juin, 1755.

Madame,

Vous ne désapprouverez pas, sans doute, que j'allegue l'affluence des affaires, pour excuser le délai, que j'ai mis à repondre à la Lettre, dont vous m'avez honoré. Il n'est que trop évident, que nous avons été trompés, quoique l'affaire de l'Amiral Boscawen ne soit qu'un mal-entendu, à en croire les Anglois. Mais se faire illusion plus longtems, seroit le comble de l'aveuglement.

Je ne vous entretiendrai pas longuement de tous les propos, dont Mr. Robinson prétend me payer. Je le vois lui même honteux de la foiblesse des moyens, qu'il employe. Il insiste toujours sur son idée favorite, de tirer sur la Carte une ligne, qui divise la partie méridionale du Fleuve S. Lau-

Laurent en deux portions, dont l'une remonteroit vers Quebec, & l'autre iroit à la Mer. Il propoſe cette opération dans un pays hériſſé de montagnes, coupé par des fleuves, couvert de lacs & de forêts, à peu près, comme s'il s'agisſoit de tracer un jardin; & moi, je dédaigne de répondre à une propoſition beaucoup plus définitive que préparatoire, & qui n'a d'ailleurs pour objet, que d'anéantir notre commerce en Amérique. Il demande enſuite la liberté de commercer ſur les grands Lacs du Canada; autant vaudroit, qu'ils euſſent tout le Canada même. Ainſi un peu plus ou un peu moins d'étendue dans les Poſſeſſions des deux Nations dans l'Amérique ſeptentrionale, va occaſionner une guerre capable de bouleverſer toute l'Europe; & les Anglois cependant y poſſédent, ainſi que nous, plus de terres, qu'il n'eſt poſſible d'en cultiver, avant un tems conſidérable. La Traite de l'Ohio, occaſion des troubles actuels, n'eſt peut-être pas un objet de mille Piſtolles par an, & l'on a échauffé les eſprits, comme ſi nous voulions uſurper tout le Commerce des Colonies angloiſes. En vain j'ai dit, que nous conſentions à renoncer à ce Commerce, mais que c'étoit trop exiger, que vouloir, que

que nous l'abandonnaſſions à l'Angleterre, qui pourroit en abuſer contre nous. On eſt réſolu à la guerre, & les propoſitions les plus modérées ſont conſtamment étouffées, par des prétentions chaque jour plus exorbitantes. J'ai donc fini par déclarer, que le Roi regardoit comme inutile toute nouvelle démarche: que l'Europe verroit avec étonnement, que, pour un objet auſſi médiocre, les Anglois violaſſent toutes les regles de l'équité; & que, pour ſatisfaire des vûes d'ambition & de conquête, ils entrepriſſent de détruire, dans le nouveau monde, l'équilibre de puiſſance, qu'il n'eſt pas moins utile d'y maintenir qu'en Europe.

Mr. Robinſon m'avoit proteſté, que Boſcawen n'avoit point d'ordres offenſifs; & depuis il n'a pas rougi, de me dire, que Mr. Hoquart s'étoit attiré le traitement, qu'il a éprouvé de la part de la Flotte angloiſe, par la hauteur de ſes réponſes, & les menaces qu'il avoit faites; comme s'il étoit vraiſemblable, qu'un ſeul vaiſſeau, environné d'une Flotte nombreuſe, eût le ton ménaçant; & même, dans cette ſuppoſition, comme ſi des menaces ſuffiſoient, pour le faire cribler de coups de canon. D'ailleurs, on n'ordonne ni réſtitution, ni dédommagement, ni la liberté des priſonniers.

niers. Ces excuſes ne ſont donc qu'une ironie indécente, ajoutée à un outrage ſanglant.

Il me ſemble, Madame la Marquiſe, que je ne puis reſter plus longtems ici avec décence. Je penſe que l'on doit également ſe hâter de rappeller Mr. de Buſſi, que l'on n'auroit peut-être jamais dû faire partir. Je crois inutile, qu'il ſe donne la peine de prendre congé. Pour moi, je me diſpenſerai d'inſtruire de mon départ les Miniſtres de cette Cour. Continuez-moi votre amitié, Madame, & faites, que l'on ne m'impute point les malheurs, qu'il étoit impoſſible à la prudence humaine de prévenir.

——o——o——7——o——o——

LETTRE VII.

De la DUCHESSE D'AIGUILLON.

(*Madame de Pompadour y répond par la Lettre XI.*)

le 15. Fevrier, 1755.

PLAIGNEZ-MOI, Madame; je viens de perdre mon ami. Tant de devoirs m'enchaînent encore à la vie, que je n'oſe la

la détester hautement. Mais je publierai, devant tout ce qui pourra m'entendre, mon horreur pour les vils persécuteurs, dont les vexations ont précipité sa fin. Je l'entens encore qui me dit: „ Ces tracasseries alterent ma santé; je vois, qu'elles font impression sur des gens, dont l'estime ou l'amitié m'est précieuse. On m'a desservi auprès du Roi. Mais, par pitié, qu'on me laisse finir mes jours en repos. Je respecte le culte de mon pays; je l'ai dit cent fois publiquement. L'Evangile est le plus beau présent, que Dieu pût faire aux hommes. Mais les Jésuites.... mais le Pere Routh, ... non, mon amie, je ne puis leur sacrifier mes Ouvrages. Consultez mes amis & conseillez-moi. Si j'ai écrit quelque chose, qui répugne à la raison, je me retracte authentiquement. " Voilà l'ami que j'ai perdu. Et mon fils! mon fils! quel maître il perd, & dans le moment, où le Président, flatté du succès de ses soins, se plaisoit à le former à la Science du Gouvernement: Science si simple, me disoit cet illustre ami, & que les Instituteurs ne font qu'embrouiller. Elle étoit simple pour lui, comme les mouvemens de cet Univers sont simples pour l'Etre, qui l'a créé. Il n'est plus

plus un ſeul homme au monde, avec qui j'oſe avoir les connoiſſances, que les femmes n'ont pas ordinairement, ou ſur leſquelles on jette du ridicule. Je vous montre toute ma douleur, Madame, parceque vous connoiſſez le prix de l'amitié. Ne me conſolez point. J'ai perdu mon ami. Plaignez-moi.

—o—o—8—o—o—

LETTRE VIII.

De la Ducheſſe de Ch....

(*En réponſe à la Lettre XII. de Madame de Pompadour.*)

Paris, le 16.... 1755.

JE n'irai point à la Comédie, Madame. Je m'entretiendrai un moment avec vous, & puis je laiſſerai au petit Duc le plaiſir de continuer. Il eſt piqué de voir une jolie femme écrire avant tant d'agrément, & de juſteſſe à la fois, ſur les affaires publiques. Je l'ai défié d'en faire autant. Il a pris un air avantageux, comme ſi ſes preuves étoient faites depuis longtems. Il eſt actuellement à mon Clavecin, où il répéte,

pête, d'un air dépité, la Scene d'Eglé. Il ne peut concevoir, par quelle magie la plus séduisante de toutes les Bergeres est aujourd'hui transformée en Minerve. Est-ce bien cette même *Pastourelle*, pour qui Apollon *quitte le séjour du tonnerre, & laisse son rang dans les Cieux*? Il vous voit, il vous entend encore, & moi, je lui passe ses fadeurs, parceque, en vérité, elles cessent d'en être vis-à-vis de vous. A propos, il vient de me confier, que le Maréchal étoit outré, depuis que vous lui avez fait entendre, que vous ne pouviez souffrir les odeurs. Il ne sçait comment s'y prendre, pour vous le dire; je lui évite cette peine, comme vous voyez.

Mais c'est une horreur, que cette conduite des Anglois à notre égard; cela crie vengeance. Oui, sans doute, il faut aller leur prendre le pays de Hannovre. Il faudra bien alors, qu'ils nous rendent nos vaisseaux.

Adieu, ma belle Marquise. Je ne m'entends gueres en Politique; cependant continuez à en faire avec moi. Cela m'amuse & ma vanité en est flattée. Comment pouvez-vous m'écrire, que vous avez passé le tems de plaire. Dites, que vous en connoissez tous les moyens, qu'il n'est rien, dont

dont vous n'ayiez fait ufage, pour y parvenir, & que tout vous a réuffi, même la Politique. Je vous embraffe de tout mon cœur.

(*Ce qui fuit, eft d'une autre main.*)

Non, Madame la Marquife, je ne fuis ni piqué, ni furpris, de vous voir réunir toutes les connoiffances agréables & utiles. Je fçais de bonne part, que rien n'eft hors de votre portée. Votre belle amie veut, *que je politique à mon tour*, & que ma Politique foit à fa portée. Elle me dit cela du même ton, dont elle diroit au cher la Planche: *faites-moi un corps, qui m'aille bien & qui ne me gène pas.* Et moi, je vais être tout auffi obéiffant, que fon Tailleur, quoique je n'attende point de falaire.

Brama affai, poco fpera, e nulla chiede.

Je n'en puis dire autant des grands événemens, que je défire comme Soldat; dont j'efpere une vengeance éclatante, comme François outragé dans la Nation, & auxquels je demande, de toutes mes forces, d'avoir part, comme bon ferviteur du Roi. La guerre me femble, en effet, autant que réfolue. Il ne manque à nos ennemis que

de

de bonnes raiſons. Mais c'eſt là une vraie miſere. Ils trouvent nos poſſeſſion à leur bienſéance. Eh bien, ils chargeront un Jurisconſulte de faire un beau Manifeſte, pour prouver, combien ils y ont de droits, pendant qu'ils prépareront des preuves plus démonſtratives, que celles du ſçavant Publiciſte. Celui-ci fera voir, clair comme le jour, qu'une foule de motifs obligent le Roi d'Angleterre, à faire cette démarche. Il prendra Dieu & l'Univers à temoin de la droiture des intentions de ſon Prince. Il lui donnera ſon livre à lire. Celui-ci lira, n'y entendra rien, le fera imprimer, & puis répandre dans toutes les Cours.

Nous aurons un autre Jurisconſulte à nos gages; nous proteſterons, nous prouverons, qu'on n'eſt pas autoriſé à s'emparer ainſi de nos poſſeſſions, & nos Erudits ſeront de grands ignorans, s'ils ne trouvent pas dans leurs livres, de quoi prouver tout ce qui leur plaira. Cependant, après tous ces mauvais perſiſſlages, les Armées ou les Flottes ſe trouveront en préſence; on ſe battra, on s'égorgera, & l'on finira, par donner raiſon à celui, qui aura été le plus brave ou le plus heureux.

Croiriez-vous, Madame la Marquiſe, quil y a des gens, qui doutent encore, que nous

nous ayons la guerre, & que le Roi d'Angleterre ait des desseins aussi injustes? Ils se fondent sur la piété d'une grande Princesse & sur son amour pour l'équité. Cette réspectable amie de la vertu, disent ils, a quelque ascendant sur le Roi. Elle ne cesse de lui faire les plus fortes représentations. Il a, jusqu'aujourd'hui, montré une espece d'enthousiasme pour la justice. Il n'auroit donc pris le masque de la vertu, que pour retirer plus d'avantages des vices, qu'il dissimuloit. Il avertiroit l'Univers, de se méfier de lui. Il nous diroit, en particulier à nous, je n'etois qu'un fourbe, qui ai voulu profiter de votre franchise, pour vous duper; je vous ai fait assûrer, sans relâche, de la pureté de mes intentions; je vous ai fait dire, de ne prendre aucun ombrage de mes armemens. Mais c'etoit pour vous attirer plus sûrement dans le piége, vous rendre victime de votre bonne-foi, & vous surprendre au moment, où vous ne pourriez vous opposer efficacement à mes entreprises. Voilà ce qu'on pourroit inférer de la conduite de ce Prince; & quoiqu'il soit prêt à terminer sa carriere, cette conduite lui seroit aussi funeste, en un sens, qu'à un Souverain, qui ne seroit que commencer la sienne.

Vous aimez à ſavoir, ce qui ſe dit, Madame la Marquiſe; & les bruits les plus deſtitués de fondement, vous ſervent à juger des penchans ou des averſions du Public. Ce n'eſt que dans cette intention, que je vous ai fait part de ces propos, auxquels je n'attache, en vérité, aucune croyance.

Mon pere inſiſte, pour me faire obtenir la ſurvivance de ſa charge, avec la permiſſion d'en faire les fonction. Mais il me ſemble, que ce n'eſt pas au commencement d'une guerre, qu'il faut ſolliciter de pareilles graces, & je ne ſçais, ſi je dois vous prier de m'être favorable ou contraire.

Votre belle amie devoit aller ce ſoir à Verſailles; un petit accident, pas plus grand que rien, l'en empêche. Ses femmes ont gagné à la Lotterie; elle n'a pû les tenir; elles ſont à la Foire, elles ſont au Palais; elles ſont partout. Elle les fait chercher cependant & tâchera d'arriver pour le jeu de la Reine. Elle a un preſſentiment de bonheur, qu'elle ne veut pas repouſſer. En cas, qu'elle arrive trop tard, elle vous prie de lui faire prendre des tableaux, pour cinquante Louis, par Mr. le Prince de S.... Il gagne tout ce qu'il veut aux jeux de hazard. Vous qui avez la main heureuſe, Madame la Marquiſe, vous tirerez pour elle.

elle. Pour moi, j'ai perdu des ſommes à cet inſipide Cavagnol. Je n'y veux jouer de ma vie. Je ſuis &c.

LETTRE IX.

Du Marquis d'Aubeterre.

(*Voyez la Réponſe de Madame de Pompadour, Lettre XIII*)

à Vienne, le 25. Decembre, 1755.

Madame,

TOUS les ordres ont été donnés, & ceux qui les exécuteront, feront bien habiles, s'ils peuvent entrevoir à travers tous les voiles, dont je les ai enveloppés, le myſtere d'une intelligence, qu'il nous importe encore de tenir quelque tems ſécrette. Le Miniſtere Autrichien réconnoît la néceſſité de ce ſécret & je l'ai détérminé à ne plus agiter l'affaire importante de l'élection. J'ai fait obſerver, qu'après tous les obſtacles, que nous y avons oppoſés, on ſeroit très frappé de notre indifference, ou de notre complaiſance, & qu'on n'auroit

pas de peine à deviner la vérité. On m'a repliqué, que nous pouvions continuer à faire les mêmes démarches qu'avant l'union, mais avec plus de molleſſe, & ſans y mettre aucune chaleur. J'ai répondu, que cette conduite ſeroit peu convenable à la franchiſe, dont le Roi fait profeſſion, & à ſon amour pour la vérité. On a cédé, & cette bruyante affaire va tomber d'elle même.

La grande révolution, qui eſt près d'éclater, fermente déjà ſourdement. Je n'en ſuis point ſurpris. Un pareil enfantement ne peut ſe faire ſans douleur. D'ailleurs on ſe méprend ſi bien ſur notre Plan, que je ſuis ſûr du ſecret, à moins que ce ne ſoit de la part de quelques Puiſſances une mepriſe affectée. Quoi qu'il en ſoit, on débite, qu'il ſe forme une ligue entre les Membres catholiques du Corps Germanique, pour opprimer les Proteſtans. On met la Cour de Vienne à la tête de ce parti, & l'on dit, que le Roi la ſecondera de tout ſon pouvoir. Cette ridicule imagination eſt l'ouvrage du Fanatiſme politique ou de l'ignorance. Voici ce qui l'appuye & ce qui vaut le mieux. C'eſt que l'œuvre important de la converſion du Prince de Heſſe eſt enfin couronné. Le petit Emiſſaire du P. Stadler a fait des merveilles ſous ſon

Uni-

Uniforme Bavarois. Rien n'eſt abſtrait pour certaines perſonnes, & je vais hardiment vos dire mes idées ſur cette petite victoire. Vous me comprendrez, Madame la Marquiſe, ou ce ſera ma faute.

Il faut s'attendre à toutes ſortes de violences de la part du parti Proteſtant, pour prévenir les bons effêts, que nous avons droit d'eſpérer de ce changement. Ils forceront le Prince héréditaire à renoncer à la Régence du Pays de Heſſe; ils lui feront ſigner des pactes & des engagemens, ils lui enleveront ſes enfans, pour empêcher, qu'il ne les éleve dans la Religion, qu'il vient d'embraſſer. Aucune loi n'autoriſe cette violence. Cependant il eſt important de la prévenir. Il faut faire en ſorte, que ce Prince & ſes enfans ne tombent pas au pouvoir du parti Evangélique. Les peuples ſont des troupeaux de bêtes. Une renonciation, même extorquée, les détacheroit pour jamais de leur Souverain légitime. Ils croiroient, que tous rapports de ſujets au Maître ſont anéantis, & tous les bons effêts, que nous attendons de cette heureuſe converſion, ſeroient perdus pour nous. Il importe donc de dérober ce Prince au parti Proteſtant, auſſi prompt & auſſi bien uni, que le parti Catholique eſt lent

& divisé. Il ne faut pas attendre de ces derniers un concert unanime, une démarche hardie, une exécution prompte. Il faut employer d'autres moyens, & je les indique à Mr. Rouillé, dans une dépêche, qui lui parviendra en même tems, que cette Lettre vous sera remise. Je ne doute pas, qu'il ne vous communique mon idée. Ce même Courier vous porte une Lettre d'une grande Dame de ce pays-ci. Je crois, Madame la Marquise, que vous serez contente des expressions & de la forme qu'elle employe. On a fait céder, dans cette occasion, la rigueur de l'étiquette au desir de vous témoigner des égards extraordinaires. Mais on m'a fait observer, que c'étoit une distinction particuliere, & que l'on accordoit à peu de personnes.



LET-

LETTRE X.

Du Comte d'Affry.

(*Voyez la Réponſe de Madame de Pompadour, Lettre XIV.*)

à la Haye, le 25. Decembre, 1755.

Madame,

Il y a en Europe environ un million de gens, qui paſſent leur tems à écrire, & dans ce nombre il y en a tout au plus trois-cent, qui faſſent ce métier dans l'intention d'inſtruire ou d'amuſer par des lectures agréables & décentes. Le reſte écrit, pour avoir du pain & des ſouliers. C'eſt de la plume d'un de ceux-ci, qu'eſt ſortie l'infame rapſodie, que je prends la liberté de vous adreſſer. Le famélique barbouilleur a eû l'audace, d'y attacher votre nom, pour lui donner quelque valeur. Mais tout ce qu'elle contient, eſt d'une fauſſeté ſi manifeſte, que vous ne devez pas en être affectée un moment, & je ne crois ni vous déplaire, ni vous faire ma cour, en vous la faiſant parvenir. J'eſſayerois bien d'en em-

pêcher la vente, ou d'en retirer tous les Exemplaires. Mais il faut compter, qu'une Edition ſupprimée en feroit paroître dix autres.

J'ai prévenu le Miniſtere du Roi de differentes notions, qui me ſont parvenues des Négociations des Anglois en Allemagne, & des meſures qu'ils prennent, pour s'aſſûrer d'un nombre conſidérable de Troupes dans le Continent. Je ſuis convaincu, qu'il y a un Traité de ſubſide entre les Ruſſes & l'Angleterre, & j'ai quelqu'eſpérance de m'en procurer une copie. Ces derniers s'engagent à *louer* aux Anglois cinquante-mille hommes pour un tems illimité. Le Landgrave de Heſſe-Caſſel eſt ſur le point de conclurre un marché ſemblable, & je ne puis définir la ſécurité, dans laquelle on eſt à ſon égard. Je ſçais que pluſieurs Evêques & Princes de l'Empire ſont réſolus de ſuivre cet Exemple. L'Evêque de Würzbourg eſt à-peu-près arrangé, ainſi que le Margrave d'Anſpach, qui oublie, au moment de nous ſervir, les Subſides énormes, que nous avons eû la bêtiſe de payer à ſa maiſon, lorſqu'elle ne pouvoit nous être bonne à rien. Je ferois porté à croire, que la Cour de Vienne a beaucoup de part à ces défections, ſi, d'un autre

autre côté, je n'entendois parler ſourdement d'une opération, qui me paroît devoir être la plus étrange de ce ſiécle. Elle dérange entiérement mon ſyſtême politique ; j'attendrai donc, pour porter mon jugement, qu'on m'ait inſtruit de ce dont il s'agit. Je puis toujours croire, que la partie du Syſtême général, qui ſe reſſentira le moins de cette alliance, ſi elle a lieu, eſt précifément celle, à laquelle je préſide, & que je pourrai continuer à négocier ſur le même Plan. J'ai des eſpérances très-fondées de réſoudre l'Aſſemblée des Etats généraux à la neutralité. C'eſt tout ce que nous pouvons raiſonnablement exiger d'eux.

Mr. d'*Yorck*, Envoyé Extraordinaire de Sa Majeſté Britannique, n'épargne rien pour me croiſer. Je doute, qu'il réuſſiſſe. Il a menacé les Etats de tout ce dont la vengeance ou le courroux de ſa Nation eſt capable, s'ils ne faiſoient marcher ſix Régimens dans le pays de Hannovre, & s'ils ne prêtoient dix Vaiſſeaux tout appareillés. Ces ménaces ne font aucune impreſſion ſur le grand nombre. J'avoue que ceux qui ont placés des capitaux en Angleterre, penſent, que le ſalut de la République exige, qu'on ſe déclare contre nous. Mais

je me flatte, de faire concevoir à la plura lité, que l'intérêt véritable de la République est de garder une neutralité, à la faveur de laquelle elle fera paisiblement & utilement le Commerce des Nations belligérantes, tandis que celles-ci s'entre-détruiront.

Je n'ai point perdu de vûe vos commissions, Madame la Marquise; mais il ne faut pas se presser. Je vois d'ici un gros Commerçant, qui fera banqueroute avant peu; son Cabinet est superbe, & dans ces tems de calamité nous aurons des morceaux d'un grand prix, pour moitié de leur valeur. Il y a surtout deux Teniers & quatre Rembrands, dont je suis amoureux. Seriez-vous tentée de trois petits bronzes antiques? Enfin, vous aurez le Catalogue & vous ordonnerez. Le Prince de l'*Eldorado*, me demande souvent de vos nouvelles avec toutes sortes de démonstrations d'intérêt. Si vous voulez le rendre bien heureux, Madame, écrivez-moi quelque chose, que je puisse lui montrer.

LET-

-o—o—II—o—o—

LETTRE XI.

De Mr. ROUILLÉ, Miniſtre des Affaires étrangeres.

(*En reponſe à la Lettre XVI. de Madame de Pompadour.*)

Verſailles, le 3. Janv. 1756.

MADAME LA MARQUISE,

J'AI exécuté les ordres du Roi, & d'une façon, qui ſauve tout ce que la démarche, que Sa Majeſté a voulu faire, pouvoit avoir d'humiliant aux yeux des mal-intentionnés; car en elle-même elle n'a rien que d'honorable. J'ai adreſſé à Mr. Fox un Mémoire, par lequel Sa Majeſté, avant de ſe livrer aux effêts de ſon reſſentiment, demande au Roi d'Angleterre, ſatisfaction de tous les brigandages, commis par la Marine angloiſe, & la reſtitution de tous les vaiſſeaux, tant de guerre que marchands, pris ſur les François. J'ai ajouté, qu'un refus ſeroit conſidéré comme une déclaration de guerre authentique. Je ne me promets rien de cette derniere démarche; mais

le mépris que nos Adverſaires font des formes, ne nous autoriſe pas à les violer.

Il faut croire, qu'il étoit impoſſible, de prévenir ce qui ſe paſſe à Berlin, puisque Mr. le Duc de Nivernois y a échoué. Mais cette révolution même peut nous être utile, en ce qu'elle va forcer les Anglois à une guerre de terre. Elle diviſera leurs forces, & les entraînera dans d'énormes dépenſes, dont la ſeule perſpective peut occaſionner une défiance dans la ſolidité des dettes nationales & anéantir entiérement leur crédit. Le Roi de Pruſſe, diſſimulant jusqu'au bout, prétend, qu'il ne veut conclurre un Traité avec l'Angleterre, qu'afin de prévenir les ſuites funeſtes, dont le menaçoit l'approche des Ruſſes. Mais ce ne ſeroit qu'un égarement politique, dont je ne le ſoupçonne pas. L'affaire eſt méditée de loin, ou ſi elle a été précipitée, comme il l'aſſure, je réponds, qu'il n'en ſonge pas moins à ſes intérêts, auxquels il ſçait adapter même ſes fauſſes opérations. Il a perſiſté à nous offrir ſa médiation. Mais il me paroît, que dans les circonſtances préſentes, ce ſeroit quelque choſe de ſingulier, que les bons offices du Roi de Pruſſe auprès de l'Angleterre. La Cour de Madrid eſt ſi bien perſuadée

ſuadée de l'impoſſibilité, d'amener le Miniſtere & la Nation Britannique à un accommodement, qu'elle a déclaré, qu'elle laiſſoit au Roi de Pruſſe tout l'honneur, qu'il y avoit à attendre des ſuites de la Négociation. Auſſi ſommes-nous reſolus à faire ceſſer entiérement les démarches de ce Prince ſur cet objet Mr. de Valori cependant aura inceſſamment des pleins pouvoirs. Je ne crois pas, que celà opere quelque choſe de bien important; mais il faut n'avoir rien à ſe reprocher. C'eſt un homme de mérite, & peu m'importe qu'il n'ait pas la réputation d'un grand Négociateur; car cette réputation même nuit ordinairement dans les Négociations. J'aime mieux mettre de tems en tems ſous vos yeux, Madame la Marquiſe, un tableau racourci de l'état des affaires, que de vous en entretenir de vive voix. Vous êtes ſi peu maſtreſſe de vos inſtans, qu'il ſeroit véritablement impoſſible de mettre dans une converſation autant de ſuite, que de pareilles matieres en exigent.

Je ſuis avec reſpect &c.

—o—o—12—o—o—

LETTRE XII.

Du Maréchal Duc de Belle-Isle.

(En reponse à la Lettre XVII. de Madame de Pompadour.)

à Paris, le 27. Mars, 1756.

QUE je vous donne des leçons, Madame! En vérité, quoique je sois à peuprès le Patriarche de la Politique dans ce pays-ci, je ferois gloire d'en recevoir de vous. Je vous dirai donc tout simplement, ce qui se passe, car je me soucie médiocrement du reste. On ne finit jamais avec les spéculations, & je ne les souffre pas, quoiqu'on m'accuse d'avoir une belle passion pour les projets. J'en fais aussi peu de cas qu'un autre: mais sur cinquante il peut se faire, qu'il y en ait un d'utile, & si je les rejette tous, le cinquantieme est aussi rejetté. Vous sçavez, que c'est un homme à projets, qui nous a donné l'idée de Minorque. Je vous réitere, ce que j'avois l'honneur de vous dire hier: cette idée est très-heureuse. Je n'ai pas sçu le moindre gré à ceux, qui proposoient de

faire

faire la descente à Jersey. On vouloit me flatter, parceque cette Ile se trouve dans mon Département maritime ; mais il y a infiniment plus d'avantages, & peut-être plus de facilités à réussir à Mahon. J'ai donc concouru avec joye à cette résolution. Je crois, que Mr. de Richelieu est l'homme qu'il faut. Je suis bien porté à croire, que c'est un homme supérieur, car je ne sçache pas, que rien de ce qu'il a tenté, ait mal réussi : il a la modestie d'attribuer ses succès à son bonheur. Est-ce que vous auriez pensé, que Mr. de Richelieu avoit foi au bonheur ? Je ne puis convenablement lui donner des conseils : mais vous, Madame la Marquise, vous pouvez tout dire, sans conséquence. Recommandez-lui, de se munir d'une infinité de choses auxquelles on ne songe point. Des cordes, des échelles, des sacs, des flambeaux, des scies, des hoyaux. On me fait encore un crime d'avoir l'esprit de détail. C'est, je vous l'avouerai, depuis 1747 qu'on m'envoya en Provence, que j'ai ce ridicule. C'étoit un puissant génie, qui dirigeoit toute l'opération ; un de ces hommes, qui ne travaillent qu'en grand, & qui dédaignent les minuties. J'arrivai sur la frontiere du Piémont. Je ne trouvai ni munitions, ni

tentes

tentes, ni fourages, ni rien de tout ce dont on ne peut se passer, pour se mettre en campagne. Depuis cette époque..... Pardon, Madame la Marquise, je vous entends dire tout bas, que le vieux Maréchal rabache, & vous avez raison.

J'apprens d'un Emissaire, que j'ai à Portsmouth, que les Anglois sont réellement allarmés des préparatifs prodigieux, qui se font, ou qui ont l'air de se faire au Havre. Ils ne voyent qu'une invasion dans l'un des trois Royaumes; & les Espions Anglois ont eux-même annoncé la descente, comme une affaire résolue. Le Roi d'Angleterre, persuadé de la solidité de ces rélations, en a prevenu la Chambre des Communes, le 23. de ce mois, & toutes les mesures qu'ils prennent, annoncent, qu'ils n'ont pas le plus léger soupçon au sujet de Minorque.

Vous connoissez, Madame la Marquise, le réspectueux attachement, que je vous ai voué pour la vie.

P. S. Il est sept heures quarante minutes, & j'ouvre ma Lettre, pour vous demander, si vous vous êtes apperçue du tremblement de terre. J'ai senti une sécousse, qui a ébranlé mon fauteuil, & renversé quelques magots, qui étoient sur ma chéminée. Vous n'étiez pas trop bien hier;

hier; je vous prie, Madame, de me faire dire, comment vous vous trouvez en ce moment.

——o——o——13——o——o——

LETTRE XIII.

De la Maréchale d'Etrées.

(*Madame de Pompadour y répond par la Lettre XVIII.*)

à Paris, le 29. Mars, 1756.

Je l'avois bien prévû, Madame, que Mr. le Maréchal feroit victime de la faveur. Je déteste les Cours; je renonce à leurs bienfaits: elles sont injustes. Si elles accordent des graces, des honneurs, c'est toujours aux dépens de l'équité; c'est en déshonorant, sans raison, un sujet utile & respectable. Oui, Madame, oui, Monsieur le Maréchal est déshonoré. Il n'y a plus d'amis dans le monde, puisque vous ne l'avez pas garanti de cette humiliation. Et qui lui préfere-t'on? un homme, qui s'est fait un nom par sa frivolité, & son amour pour la dissipation; comme les autres s'en font un, par leur mérite ou leurs belles actions.

actions. Un voluptueux rafiné, qui n'a d'autres talens, qu'une audace extrême; une imagination fertile, quand il s'agit d'inventer des amufemens; une aifance naturelle à dire des riens, avec l'agrément & les graces de la fimplicité; traitant les plus grandes affaires, moins férieufement que la féduction d'une femme; excellent juge des talens de nos Actrices & des petits vers du jour; qui s'eft donné de grands vices, pour fe rendre confidérable; dont la plus grande gloire eft d'être le directeur & l'arbitre des plaifirs de nos inutiles; de donner le ton à nos élégans, & de fe connoître mieux qu'homme de France en magnificence & en galanterie. Le voilà donc notre concurrent! Voilà l'homme, auquel Mr. le Maréchal eft inférieur. En vérité, je fuffoque, mais l'événement en décidera. Vous verrez Mr. de Richelieu revenir de Minorque, fans avoir réuffi. Je doute qu'il en revienne. Vous le verrez conduit en triomphe à Londres fur les Vaiffeaux anglois, après que tous les fiens auront été coulés à fond: vous le verrez fervir de jouet à la populace de Londres & il aura fi peu de cœur, qu'il n'en crevera pas de honte. Je vois avec peine ces défaftres, & je fuis capable de defirer qu'ils n'ar-

n'arrivent pas. Mais ils arriveront, Madame, ou Mr. de Richelieu eſt le plus grand Général du ſiécle.

Mais qu'eſt-ce donc qu'on veut faire de Mr. le Maréchal? N'eſt-il pas démontré, qu'on ne veut rien faire de bien, ſi on ne l'employe pas? Il eſt à tout ceci d'un flegme, qui me met hors de moi-même. Il dit, que Mr. de Richelieu eſt ſon ainé, que rien n'eſt plus naturel, que ce qui arrive. Dites-moi donc un mot de conſolation, Madame; vous devez ſavoir la déſolation, où je ſuis, & je n'entends point parler de vous.



LET-

——o——o———14———o——o——

LETTRE XIV.

Du Comte de TRESSAN.

(*En réponſe à la Lettre XX. de Madame de Pompadour.*)

à Toul, le 15. Mai, 1756.

MADAME,

NE me grondez pas : j'ai commis l'indiſcrétion de lire au Roi (*) l'article de votre Lettre, qui le concernoit. J'ai vû ſur ſon viſage tout le plaiſir, qu'il en a reſſenti. L'eſtime & les éloges des belles ames ſont la récompenſe de la vertu. Tous les jours de la vie de ce Prince ſont marqués par quelque trait de bienfaiſance. Je veux vous en dire un, dont j'ai été temoin. Il y a trois jours, que j'eus l'honneur de me promener avec lui dans les boſquets de Chanteheu. Il s'approcha d'un Kioſque, endommagé par un ouragan & qu'il s'eſt hâté de faire réparer. Je dirai en paſſant à Ma-

(*) Staniſlas, Roi de Pologne, Duc de Lorraine.

Madame la Marquiſe, que ce Kioſqne eſt une Féerie. Les deſſeins ſont du Roi, & Micque n'y a fait que des changemens très-légers. Tous les Ouvriers, à ſon arrivée, ſuſpendirent leur travail, à l'exception d'un vieillard, qui reſta courbé ſur ſa pioche, ſans même prendre la peine d'ôter ſon chapeau. *Tu es bien diligent*, lui dit le Prince d'un ton de bonté. Je n'ai rien de mieux à faire, dit le vieillard ſans diſcontinuer. *Quoi, pas même, quand je te parle?* Bon, Monſeigneur, eſt-ce que cela me profiteroit d'un Maſſon (*)? *Que ſçais-tu?* Ce que j'en ſçais, (vous obſerverez, que le cynique journalier piochoit toujours, & que le Roi avoit toutes les peines du monde à s'empêcher de rire;) ce que j'en ſçais? Je ſçais qu'un jour de Pentecôte, que vous vous promeniez dans le bois de Comercy, vous me dites: bon homme, qu'eſt-ce que la fleur blanche, qui eſt ſur cet arbre? moi je grimpai deſſus, pour en cueillir une branche, & je vous la préſentai. Ce n'étoit pas grand' choſe: mais en deſcendant de l'arbre, je me bleſſai au bras; & quand un brave ſerviteur s'eſt bleſſé, pour faire plaiſir à ſon Seigneur & maître, il faut que ce ſoit

(*) Monnoye de Lorraine.

ſoit un bonheur pour lui; & vous, Monſeigneur, vous ne m'avez point fait de bien. Vous avez bien dit à Monſeigneur l'Intendant, qui étoit avec vous, de me récompenſer. Mais il eſt trop bon ménager. Depuis quoi je boude tous les grands Seigneurs. Je ne vous dirai rien, Madame, de la joye du bon-homme, quand le Roi eut reparé cette faute involontaire. Mais je trouvai beaucoup plus touchans les regrets de ce bon Prince, & tout ce qu'il me fit l'honneur de me dire, en continuant notre promenade, ſur les fautes fréquentes, auxquelles les Souverains ſont expoſés. En voilà une, que je répare, me dit-il avec amertume. Mais c'eſt le hazard, qui m'en a fourni l'occaſion. Que d'autres délits j'ai pû commettre contre mes ſujets, ſoit par moi-même, ſoit par ceux qui m'entourent, & qui jamais ne feront réparés. Comte, voilà un fond de réflexions triſtes & déchirantes, que je n'épuiſerai de longtems.

Tout ce qu'on vous a dit du Nain Bébé, eſt très vrai, Madame la Marquiſe. Son eſprit eſt même cultivé & il vient de m'en donner une preuve. Je lui ai dit l'intérêt que vous preniez à lui, & qu'il devoit vous faire dire quelque choſe d'analogue à ſa petite perſonne. Oh bien, dites à Madame

la

la Marquiſe, que j'ai lu ce matin, que les Nains faiſoient, il y a bien longtems, les délices des Sybarites, & que tous les Colonels de cette Nation en avoient un pour porter leur épée: que les Romains emprunterent d'eux ce bel uſage, qui de là eſt paſſé on ne ſçait comment, en Pologne, où d'ailleurs la Nature a fort multiplié ces productions imparfaites, & que cet uſage, à mon grand regret, gagne la France, où je m'ennuye mortellement, d'être tantôt enfermé dans un pâté, comme un lapin, tantôt dans une baſſe de viole, que ſçais-je où, & d'être toujours montré comme une curioſité. J'ajouterai à l'érudition de Bébé, que les Nains ſont encore très-communs en Allemagne. Il y a peu de Cours, qui n'ayent leurs Nains. Elles ont même leur fou en titre d'office. Quelques-unes cependant ont ſupprimé ce ſpectacle, ſi affligeant pour une ame honnête, d'un être qui étoit notre ſemblable, & dont nous faiſons cruellement notre jouet, parce qu'un défaut dans ſes organes, ou tout autre accident, l'a privé de ſes facultés intellectuelles. Je n'en ai jamais vû, ſans être affecté d'une pitié douloureuſe pour ces infortunés & d'un profond mépris pour ceux qui s'en amuſoient. Mais on leur a ſubſtitué dans pluſieurs Cours

des

des êtres bien plus dangereux, & bien vils à mon avis. Ce ſont ces perſiffleurs de profeſſion, qui amuſent le Prince, & les oiſifs qui l'entourent, aux dépens de quelques ſots ou de quelques honnêtes gens timides, & que les plaiſanteries d'un méchant-homme, qui a de l'eſprit, déconcertent & mettent hors d'état de répliquer. N'eſt-ce pas là, Madame la Marquiſe, une vermine qu'il faudroit extirper, & ne vous ai je pas vue excedée bien ſouvent de deux ou trois perſonnages de cette eſpece, que j'apperçois encore d'ici?

Ma femme & mes enfans ſont bien ſenſibles à votre ſouvenir. Une de mes filles vient d'être inoculée avec le plus grand ſuccès. J'entends déja les clameurs des ſots. Mais, indépendamment de la ſanté, je fais un cas extrême de la beauté dans une femme; après les avantages de l'ame, c'eſt là le plus beau don des Cieux. Quant à mes fils, qu'ils s'arrangent comme ils pourront. Si je les fais inoculer, c'eſt que je ſuis bien convaincu de l'importance de cette opération pour la vie & la vûe. D'ailleurs, qu'ils ſoient bien bâtis, qu'ils ayent le viſage un peu plus beau que le diable, & je ſuis content.

LET-

—o—o—o—15—o—o—o—

LETTRE XV.

Du Comte de STAHREMBERG, Ambassadeur de la Cour de Vienne à Paris.

(à laquelle Madame de Pompadour répond par la Lettre XXI.) (*)

à Paris, le 20. Avril, 1756.

MADAME,

VOUS vous êtes expliquée trop clairement avec moi fur l'alliance, qui eſt près d'être conclue, pour que je ne tâche pas de détruire les doutes, que l'on veut vous inſpirer fur les avantages, que la France en retirera. Je ſuis ſur que, ſi je puis vous perſuader, vous ferez un bon uſage des notions, que je vais vous donner. Je veux réſumer moi-même tout ce que Mr. de

(*) La date de la Lettre de la Marquiſe doit être antérieure au mois de Juin & c'eſt par inadvertance que nous avons cru, qu'elle avoit été écrite alors. Celle du Comte de Stahremberg rectifie notre erreur.

de * * * oppose au projet d'alliance, en partant de la nécessité d'une union ou d'une rupture entre les deux Puissances.

L'alliance, dit il, change absolument le Systême de l'Europe, & comme la France s'est assez bien trouvée jusqu'ici de ce Systême, il est au moins dangereux pour elle, de s'exposer aux suites d'une révolution, dont les avantages ne sont point constatés, & dont les désavantages le sont, puisqu'elle lui fait perdre ses principaux Alliés. La position de la France vis-à-vis de l'Espagne, la laisse parfaitement tranquille sur le sort de l'Italie, où la Maison d'Autriche ne peut avoit aucun succès contre les forces réunies des deux Maisons de Bourbon. Il ne reste donc aux Autrichiens que l'Alsace ou les Pays-bas, où ils puissent porter l'effort de leurs armes. Mais c'est attaquer le taureau par les cornes, & la France est sûre, même avec un petit nombre de troupes, d'avoir la supériorité dans une guerre de siéges. D'ailleurs, où sont les moyens de la Cour de Vienne? Les François ne peuvent-ils pas soulever contre elle presque tout l'Occident de l'Allemagne? Ils n'ont par conséquent rien à rédouter des Autrichiens, & ils s'imposent un pésant fardeau, en contractant l'alliance méditée, sans

ſans en retirer aucun avantage , puisque nous perſiſtons à en faire excepter la guerre préſente. De notre côté, ménacés par le Roi de Pruſſe, inquiets du côté du Grand-Seigneur, très-mal affermis en Italie, que pouvions-nous faire de mieux, que de nous attacher à une puiſſance, qui pouvoit nous écraſer, en s'uniſſant à nos ennemis ? Ce qui montre ſurtout à quel point l'alliance nous eſt utile, c'eſt l'empreſſement que Mr. le Comte de Kaunitz a temoigné pour ſa concluſion.

Paſſons au Traité ſecret. Si les deſſeins énoncés dans ce Traité ne peuvent ſe réaliſer, la France ſe privera des ſeuls moyens d'aggrandiſſement qui lui reſtent, puisque l'Allemagne ſera fermée à ſes conquêtes. On a ſoin encore d'inſinuer, que nous ne pouvons être de bonne foi ſur l'exécution de ces articles ſécrets, & que jamais nous ne conſentirons à nous affoiblir aux Pays-bas, pour nous fortifier en Italie ; ſurtout en ſtipulant la reverſion à la Couronne de France, de la Souveraineté que nous deſtinons à l'Infant, en cas d'extinction de ſa branche. Quand le moment de l'exécution ſera arrivé, ſi jamais il arrive, nous ferons naître des difficultés imprévûes ; cependant nous ferons rentrés en poſſeſſion de la Silé-

 ſie,

fie, par le moyen des Troupes & des sommes considérables, que la France doit nous donner. Notre objet sera rempli, nous ferons tous nos efforts, pour ne point la contenter, & alors elle sera hors d'état de s'en ressentir. D'ailleurs, l'objet de l'Alliance est en partie l'affoiblissement du Roi de Prusse; cependant, aucune Puissance n'a plus d'intérêt, que le Roi Très-Chrétien, à maintenir l'influence, que ce Prince s'est acquise. Enfin, en supposant la meilleure foi du monde de notre part, l'avénir amenera une foule d'événemens, qui changeront nos dispositions. La ferveur de la réconnoissance sera entiérement amortie. Notre facilité à sacrifier nos engagemens à nos intérêts, n'est que trop connue. Nous trouverons plus d'avantage à manquer de foi, qu'à la garder, & nous deviendrons parjures.

Voilà, Madame la Marquise, ce que Mr. de * * * m'a objecté de plus important, dans la conversation dont vous avez été témoin. L'arrivée du Roi m'empêcha de lui répondre; c'est ce que je veux faire ici, car c'est vous surtout, que je desire de persuader.

Je conviens que l'Alliance change entiérement le Systême: mais c'est en le simplifiant.

plifiant. Au lieu de cette foule de petits Alliés, altérés de la soif des Subsides, des Pensions, des présens, vous avez un Allié unique, de qui vous recevrez des secours réciproques & équivalents à ceux qu'il aura reçus de vous. Vous êtes assurés de faire avec avantage une guerre de terre, où vous auriez eu inévitablement le dessous, dans le cas, où l'Alliance n'auroit pas eu lieu. Jusqu'au Ministere du Cardinal de Richelieu, nous avons eû sur la France des avantages soutenus. Les circonstances actuelles sont assez analogues à celles des tems qui précéderent l'administration de ce grand homme; nous avons repris notre ancien ascendant en Allemagne & nous pourrions nous flatter des mêmes succès. Mais les deux Puissances n'ont aucune prétention à la charge l'une de l'autre. Les vieilles animosités sont assoupies; rien ne s'oppose à leur union. L'Espagne, tranquille sur le sort de l'Italie, peut prendre part à la guerre, & saisir cette occasion, pour se vanger des Anglois. La Hollande, rassurée sur la conservation de sa barriere, s'engage à la neutralité; la France peut donc en sûreté diriger tous ses efforts contre l'Angleterre. Alliée avec la Puissance la plus rédoutable de l'Europe, sa modération seule bornera

l'empire, qu'elle voudra exercer ſur ſes voiſins. Elle pourra faire répentir les traîtres & les parjures, ou ſi elle pardonne, ce ſera magnanimité & non foibleſſe.

On jette enſuite des doutes ſur la ſincérité de nos promeſſes. D'après ce principe il faudroit ſe défier de tout ce qu'il y a de plus ſacré dans l'Univers. Quant à moi, de quelque côté que je regarde, je ne vois que de très-grands avantages pour la France dans cette alliance. Je ne parle point du projet d'échange, parcequ'il eſt encore douteux, ſi aucun obſtacle ne s'y oppoſera. Mais, l'Angleterre ſera humiliée ſur terre & ſur mer: l'Eſpagne, dont les ſuccès doivent intéreſſer la France, peut forcer les Portugais, à ſe déclarer contre les Anglois, qu'ils enrichiſſent par leur commerce, qu'ils ſeront forcés de rendre à la Nation françoiſe. En Italie, on peut opérer beaucoup de petits arrangemens de convenance, dont j'ai donné l'idée aux Miniſtres du Roi. Les Turcs ne peuvent qu'applaudir à une union, qui ſemble leur répondre de la Maiſon d'Autriche, tant qu'ils ne l'attaqueront pas. Les voilà tranquilles ſur leurs poſſeſſions d'Europe, que nous ne pourrions convoiter, ſans nous rendre coupables d'une baſſe trahiſon envers la France. Les Polonois ne

ſont

font pas moins intéressés à la durée de l'alliance. Elle les met à l'abri des entreprises de la Russie; car cette puissance ne pourroit désormais gagner de l'influence en Pologne, qu'à notre préjudice; à moins de supposer, que nous fussions de concert avec la Czarine, pour profiter des dissentions, qui déchirent cette malheureuse République. Soupçon déshonorant & qui ne peut tomber sur la Cour de Vienne, qui depuis tant d'années n'a suivi d'autre Systême, que l'équité & la modération. Qu'on cesse donc de nous prêter un sentiment d'ambition, que nous ne pourrions satisfaire, sans être excessivement injustes. Le Roi de Prusse sera puni à frais communs de ses Traités clandestins; les Etats de l'Empire auront dans la personne du Roi un puissant Protecteur auprès du Chef de l'Empire, qui montre déjà un penchant décidé pour la Nation françoise. Quant aux deux Couronnes du Nord, l'augmentation du crédit de la France ne fera que les lui attacher plus inviolablement encore, & les déterminer à se déclarer au besoin contre la Russie. De tous côtés l'alliance offre aux deux Puissances des avantages d'un prix inestimable, & je ne doute pas, Madame la Marquise, que vous n'en ayiez été frappée. C'est l'im-

portance de l'objet, qui m'a engagé à être ſi prolixe.

Voilà un billet du matin d'une eſpece toute nouvelle, pour être envoyé à la toilette d'une jolie femme; mais je ſçais, que les petites brochures de Crébillon ne ſont plus étonnées de ſe trouver, dans votre boudoir, à côté de Montesquieu ou de Buffon. Continuez, Madame, à nous donner ce bon exemple. Une femme aimable fait plus de proſélytes à la Philoſophie & aux Lettres, quand elle les aime avec diſcernement, que tous les Profeſſeurs du monde entier.

——o——o——15——o——o——

LETTRE XVI.

De la Comteſſe de BRIONNE.

(En réponſe à la Lettre XXIII. de Madame de Pompadour.)

Paris, le 12. Juillet, 1756.

MILLE graces, ma belle amie, de votre attention à m'annoncer l'heureuſe nouvelle. Le Courier eſt venu paſſer cinq minutes avec moi. Peut-être ſouperons-

rons-nous ce soir ensemble; j'ai cent questions à lui faire. Ces Fortifications taillées dans le roc vif, ces mines, ces contremines, ces echelles trop courtes, qui n'ont rien fait manquer, ces quatre bombes, ce coup de canon, tirées pendant la nuit pour signal, ce brave Officier, qui a monté à l'assaut malgré un bras emporté; il faut qu'il me dise tout cela en détail. J'en ai une impatience extrême. Il avoit si bonne grace sous la poussiere & la sueur! La nouvelle m'a fait tant de plaisir! Je l'ai presqu'embrassé. Adieu, ma chere amie; vous sçavez que le Prince de Beauveau s'est conduit comme un Alexandre. On dit encore un bien infini de Mr. de Maillebois. Pour le Géneral, il n'y a rien à en dire: c'est toujours lui, & je suis bien sûre, qu'en ce moment vous ne le boudez pas.



—o—o—17—o—o—

LETTRE XVII.

Du Comte d'Affry.

(Voyez la réponse de Madame de Pompadour, à la Lettre XXV.)

à la Haye, le 27. Mai, 1756.

Madame,

Vous apprendrez sûrement avec plaisir, que les Etats généraux ont déclaré avant hier, qu'ils observeroient une exacte neutralité pendant le cours de la guerre, cependant sans préjudice des alliances, qu'ils ont précédemment contractées. J'espere que le Roi m'autorisera incessamment à leur déclarer, que le territoire de la République sera à couvert de toute insulte de la part de ses Troupes, & à leur donner les mêmes assurances sur les Pays-bas Autrichiens, qui forment leur barriere.

Les Etats ont certainement pris le parti le plus convenable à leurs intérêts. Ils ne pourroient entrer dans le plan politique d'une des Puissances belligérantes, que comme ses Trésoriers, & ils se garantiroient

dif-

difficilement de devenir la proye de l'autre. Cette République n'eſt qu'une Société de marchands, qui n'a que de l'or, qui n'a plus de fer; l'eſprit mercantil eſt le ſeul, qui domine chez elle. Vous n'y trouverez pas un Soldat Hollandois. Tous ſes défenſeurs ſont des étrangers ſoudoyés. Ainſi elle n'a rien de mieux à faire, que de garder, le plus conſtamment qu'elle pourra, la neutralité, à laquelle elle vient de ſe réſoudre. Si jamais elle eſt forcée de changer de ſyſtême, je regarde ſa perte à peu près comme aſſurée.

Nous avons ici une groſſe Alteſſe allemande, qui eſt toute fiere de vous avoir connue, il y a quelques années. Il a fait plusieurs ſoupers, *parfaitement délicieux*, avec vous dans le fauxbourg St. Germain. Vous aviez alors, ajoute-t-il, trop d'amitié pour lui, pour qu'il ſoit néceſſaire de vous rappeller aujourd'hui ſon nom.

Le Navire la Syrene, doit porter à Rouen les tableaux & les bronzes, que vous m'avez indiqués. S'il a eû un vent favorable, il peut déjà être arrivé. Je deſire beaucoup, que vous ſoyiez contente. J'aurois bien voulu vous les préſenter moi-même; & mes affaires rendent ma préſence bien néceſſaire en France; mais je crains, que dans les

circonstances actuelles, la demande ne paroisse deplacée.

Je ne vous croyois pas Madame la Marquise, en rélation avec Mr. le Baron de Reischach, Ministre de Vienne auprès de LL. HH. Puissances. Il m'a prié instamment, de vous faire parvenir la Lettre cijointe, & je m'acquitte de sa commission. Je suis avec respect &c.

——o——o——18——o——o——

LETTRE XVIII.

Du Comte de BROGLIO.

(*Voyez la Réponse, de Madame de Pompadour, Lettre XXIV.*) (*)

Dresde, le 13. Septembre, 1756.

MADAME,

J'AI beaucoup tardé à remplir l'engagement, que j'ai pris avec vous l'année derniere, mais je voulois avoir des nouvelles

(*) Nous ne relevons pas toutes les fautes, que nous avons commises, en imprimant les Lettres

les positives à vous mander. Malheureusement, celles dont j'ai à vous faire part, ne sont point agréables. Cependant, je me flatte encore, que les suites n'en seront pas aussi fâcheuses, qu'on l'avoit craint d'abord.

Vous n'avez pas ignoré, Madame, que le Roi de Prusse n'attendoit que la réponse de la Cour de Vienne, pour marcher en Boheme, à la tête de son Armée, à travers la Saxe. Cette réponse ne le satisfit point, & dès la fin d'Aout, il fit demander au Roi de Pologne la liberté du passage, en ajoutant *qu'il verroit avec plaisir arriver le moment, de remettre S. M. Polonoise en possession de ses Etats.* Cette tournure très expressive n'avoit pas besoin de Commentaire.

S. M. Polonoise se renfermant dans les bornes de la neutralité, a fait promettre toutes sortes de facilités pour le passage de

Lettres de Madame de Pompadour. Nous devons cependant prévenir le Lecteur, que nous nous sommes trompés, en mettant: *Au Duc de Boufflers*, en tête de la Lettre XXIV. Les Lettres initiales Br. nous ont trompés, & ce n'est qu'en lisant la réponse du Comte de Broglio, que nous avons été tirés de cette erreur, qui n'est pas plus excusable, que les autres.

de l'Armee, qui eſt auſſi-tôt entrée en Saxe. Le Prince Ferdinand, après avoir fait démolir les Fortifications de Wittemberg, s'eſt emparé de Leipſic. Tout l'argent des Caiſſes Electorales a été ſaiſi, il a été défendu, ſous peine de mort, de rien payer à l'Electeur, & l'on a forcé les Magiſtrats, de prêter ſerment au Roi de Pruſſe.

Dans cette criſe, la Cour de Dresde s'eſt déterminée à lui faire demander, quelles étoient ſes veritables intentions. On a chargé le prémier Lieutenant-général de l'Armée Saxonne, d'aller faire cette demande. Cet Officier, en arrivant à Leipſic a été déſarmé, déclaré priſonnier de guerre, & conduit chez le Prince Ferdinand, qui l'a envoyé au Roi de Pruſſe. Ce Prince a fait une réponſe très-vague, voulant ſans doute laiſſer la Cour de Saxe dans la perplexité, pour ſurprendre Dresde plus aiſément. Une autre tentative, faite par le canal de Mylord Stormond, ayant auſſi mal reuſſi, le Roi de Pologne a pris, avec une fermeté digne de lui, le ſeul parti, qui pût convenir à ſa gloire & à ſa ſûreté. Il s'eſt mis en état de repouſſer vigoureuſement les inſultes, dont il étoit ménacé.

Les Troupes Saxonnes ont été heureuſement

ſément raſſemblées, malgré le peu de tems, qui reſtoit pour cette opération. L'armée s'eſt trouvée forte de dix-huit-mille hommes. On lui a fait occuper un camp très-avantageux, appuyé de la rive-gauche de l'Elbe, & des deux Fortereſſes de Pirna & Königſtein, à cinq lieues de cette réſidence. Cette poſition eſt très-bien choiſie, & le Camp d'ailleurs eſt muni de tout ce qui eſt néceſſaire à une longue défenſe. Le 6 de ce mois S. M. Polonoiſe accompagnée des jeunes Princes, ſes fils, a fait la revûe de ſon Armée, & la préſence du Souverain a rempli les Troupes de courage & de confiance. Le Roi de Pruſſe n'a pas tardé à s'emparer de Dresde. Les Soldats Pruſſiens montent la garde même dans le Palais, ſous les yeux de la Reine, qui s'y trouve avec une partie de la Famille Royale. On a ordonné aux quatre Miniſtres de Conférence, de ne ſe mêler déſormais d'aucune affaire, & l'on a été jusqu'à leur défendre, de rendre compte au Roi, par une Lettre ouverte, de ce qui venoit de leur être préſcrit.

Avant-hier, le Général Wilich, qui commande à Dresde, a envoyé des gens armés, pour ouvrir les Archives du Cabinet. Il y avoit déjà poſé des ſentinellles, malgré les re-

repréſentations de la Reine, qui s'étoit déterminée à y mettre ſon cachet. Cette Princeſſe s'y eſt tranſportée elle-même, pour s'oppoſer à l'ouverture; mais ſans ſuccès. Le Général Pruſſien lui a dit, qu'il ne pouvoit différer, & l'a ſuppliée de ſe retirer, parcequ'il ne repondoit pas de l'inſolence du Soldat. C'eſt ainſi que l'Archive a été fouillée, viſitée & peut être enlevée. Cet acte eſt d'autant plus odieux, qu'on n'y aura rien trouvé, qui puiſſe indiquer les intelligences prétendues, qu'on vouloit découvrir, & conſtater les deſſeins offenſifs, que le Roi de Pruſſe ſuppoſoit aux Cours de Vienne & de Dresde.

On ne ſçauroit donner aſſez d'éloges à la conduite de la Reine de Pologne; cette Princeſſe montre, dans ces circonſtances accablantes, une préſence d'eſprit & un courage au-deſſus de ſon ſexe. Sa Majeſté Pruſſienne ſe trouve très-embarraſſée par la généreuſe réſiſtance du Roi de Pologne, dont la réſolution le couvrira de gloire, & ſera très-avantageuſe à la Puiſſance, contre laquelle le Roi de Pruſſe dirige l'effort de ſes armes.

La Cour de Vienne, qui n'eſt encore inſtruite que de l'entrée des Pruſſiens en Saxe, en eſt indignée. Je ne manquerai pas, Ma-

Madame la Marquiſe, de vous informer de la ſuite de ces importantes opérations.

———o———o———19———o———o———

LETTRE XIX.

Du Comte de BROGLIO.

Dresde, le 20. d'Octobre, 1756

MADAME,

Je veux continuer à être votre Nouvelliſte, quoique je n'aye que des nouvelles infiniment déſagréables à vous apprendre. J'ai prié Mr. de Willemur, de vous communiquer tout ce qui s'eſt paſſé jusqu'à l'affaire de Lowoſiz. Cette bataille n'a décidé de rien, & quoique les deux partis s'attribuent la victoire, elle n'a procuré ni à l'un ni à l'autre les avantages, qu'il s'en promettoit; & les démonſtrations, que le Roi de Pruſſe a données de ſa joye, même ſous les yeux de la Reine, n'en impoſent à perſonne. Sa Cavalerie a été écraſée & ſon Armée ſi maltraitée, qu'il n'a pas oſé inquiéter Mr. le Comte de Brown, dans la retraite, à laquelle ce Général s'eſt vû forcé par le manque de ſubſiſtances. Ce Prince

Prince n'a pu pénétrer en Boheme & s'emparer du Cercle de Kœnigsgratz, l'objet de fon ambition, mais le Comte de Brown n'a pu parvenir à la jonction, concertée entre ce Général & les Troupes Saxonnes, bloquées dans le camp de Pirna. Elles commençoient à manquer de tout. On reprit ce projet de jonction, le feul capable de fauver cette Armée périffante. On m'affure, que le Général Saxon, confulté par le Roi de Pologne, affura Sa Majefté, que l'Armée faxonne, forte de vingt-mille hommes, pouvoit exécuter cette jonction, fous les yeux des Pruffiens; mais que Mr. le Chevalier de Saxe, confulté à fon tour, répondit avec fa franchife ordinaire, qu'il croyoit cette opération impraticable avec douze-mille hommes; mais qu'il propofoit de faire la jonction, en raffemblant toutes les Troupes en une maffe, qui fe feroit jour, l'épée à la main, à travers l'armée Pruffienne. Il y a beaucoup d'apparence, qu'en effet l'Armée Saxonne n'alloit gueres au delà de douze-mille hommes; mais cette obfervation, peut être trop enveloppée, ne fut point comprife. On convint avec le Maréchal Brown, que le 12. de ce mois on tenteroit la jonction. Elle devoit naturellement éprouver de très-grandes difficultés, mais les mefures étoient fi bien

prifes

prifes & les Troupes fi réfolues, qu'elle n'auroit pû manquer de réuffir, fans une foule d'autres circonftances fâcheufes, qui fe réunirent pour faire avorter le projet.

Pendant la nuit du 10. les Saxons tenterent de faire remonter leur pont de bateau, pour le former fous Kœnigftein. La nuit étoit calme, & la Lune n'éclairoit qu'autant qu'il étoit néceffaire, lorsqu'ils fortirent de leur camp. Tout à coup un vent contraire s'éleva ; ils furent couverts d'une pluye épouvantable; les bateliers, effrayés des coups de fufil, que les Pruffiens tiroient à l'avanture, échouerent contre des écueils. On fut obligé de regagner le rivage, & de faire conduire les pontons par terre à leur deftination. Les chemins étoient rompus; les Chevaux mal-nourris avoient déja été épuifés par le charroi de l'Artillerie. Le pont ne pût être achevé pour l'heure convenue. Le Comte Brown étoit déjà en marche, lorsqu'il en reçut l'avis. Les Pruffiens, qui ne pouvoient plus douter du deffein des Saxons, fe fortifierent pendant ce délai entre les deux Armées, & pofterent deux Regimens, avec une batterie avantageufement fituée, derriere l'abattis, qu'ils avoient fait dans la forêt fous le Lilienftein. Enfin le pont fut achevé & l'Ar-

l'Armée defila pendant la nuit du 13. sous le canon de Kœnigstein, pour gagner le plateau d'Ebenheit. Un ravin, qui seul y conduisoit, fut bientôt engorgé par l'Artillerie, que les chevaux ne pouvoient arracher d'un terrain gras, rendu impraticable par la pluye. Toute l'Armée, & même la Cavalerie, fut obligée de gravir un rocher fort roide & couvert de boue. Elle ne fut rassemblée sur l'Ebenheit, qu'à la fin du jour. L'arriere-garde avoit déja soutenu une attaque. Malgré l'épuisement des Troupes, on se disposa à forcer l'abattis, derriere lequel se cachoient les Prussiens. La présence du Roi augmentoit le desir, que les Saxons avoient de combattre. Mais il falloit avoir la réponse du Maréchal de Brown, & en attendant le retour des Emissaires, qu'on lui avoit envoyés, l'Armée resta sous les armes. Les Emissaires furent interceptés. Il eût été insensé d'attaquer les Prussiens, qui avoient des forces au moins sextuples, sans être sûr, que les Autrichiens tomberoient de leur côté sur l'ennemi commun. D'ailleurs, il étoit maître d'un pays hérissé de rochers & de bois, qu'il falloit traverser dans un espace de cinq lieues, avant de joindre les Autrichiens. Le Prussiens s'étoient saisis des bagages

gages de l'Armée Saxonne au paſſage de l'Elbe; les vivres & les fourages manquoient entiérement. Le Roi, forcé par les circonſtances, s'étoit retiré dans Kœnigſtein. Dans cette extrêmité affreuſe, ſes Généraux lui firent parvenir un avis du Conſeil de guerre, dont le réſultat étoit, que l'Armée n'avoit plus d'autre parti à prendre, que de ſe ménager une capitulation auſſi avantageuſe, que les circonſtances pourroient le permettre. Le Roi, pénétré de douleur, de ſe voir réduit à cette extrêmité, exhorta fortement ſes Généraux, à riſquer une attaque. Il finit par ces mots: „ Si toute reſſource vous eſt enlevée, ſi „ vous avez rempli tous vos devoirs en„ vers votre Roi, envers vous-mêmes, „ vous êtes maîtres de faire, tout ce que „ vous jugerez de plus convenable; pour „ moi, je refuſe de prendre aucune part „ à ces arrangemens. Je veux vivre & „ mourir libre. Je ne vous rends compta„ bles de rien, ſi ce n'eſt de ſervir contre „ moi & mes Alliés."

Au même inſtant on apprit, que le Maréchal de Brown, qu'on avoit cru à Altendorf, étoit à quatre lieues plus loin. Depuis trois jours entiers les Troupes étoient ſans nourriture; on ſe réſolut enfin à capi-

tuler

tuler. Le lendemain le Roi de Pruſſe fit délivrer du pain aux Troupes Saxonnes, qui ſe rendirent priſonnieres de guerre.

Sa Majeſté Pruſſienne n'a négligé aucun moyen, pour attirer les Officiers & les Soldats à ſon ſervice. Tous les Officiers ont refuſé, & le petit nombre de Soldats, que la violence a entrainés, déſertera à la premiere occaſion favorable. Ce Prince, dit-on, a ordonné à ſes Soldats de prendre la main de chacun des Soldats Saxons, & de la tenir levée, tandis qu'on liſoit à ceux-ci un ferment de fidélité. Peut-on, avec d'auſſi grandes qualités, réſpecter auſſi peu les formes ſacrées, reçues parmi les hommes, pous rendre leurs engagemens plus ſolemnels & plus inviolables?

Le Roi de Pologne eſt parti ce matin pour Varſovie, ſur la foi d'une Lettre de ſon bon Frere le Roi de Pruſſe, qui eſt aſſez ſinguliere, ſi on en compare les expreſſions avec les procédés de Sa Majeſté Pruſſienne. Dans l'yvreſſe de ſes ſuccès, il a conſenti à la neutralité de Kœnigſtein, que ſa Situation unique rend imprenable, mais qu'il pouvoit avoir, ſans tirer un coup de canon, parceque les munitions de cette Fortereſſe ont été entiérement épuiſées par l'Armée Saxonne. Peut être auſſi, eſt-ce un

un pur mouvement d'humanité, qui lui a dicté cette démarche, & la crainte d'accabler trop cruellement un Roi malheureux.

Telle est l'issue étrange d'un événement, dont l'Histoire n'offre aucun exemple. (*) Douze à quatorze-mille Saxons arrêtent pendant longtems une Armée de soixante-mille hommes. Après avoir donné des preuves non équivoques de valeur, un enchaînement de désastres les a entrainés à une démarche affreuse pour de braves & fideles sujets. Il en résultera peut-être une révolution fatale aux affaires générales, car le Roi de Prusse est trop habile, pour s'endormir sur ses lauriers.

Beaucoup de gens ont peine à croire, que cet événement soit naturel. On soupçonne des manœuvres odieuses. Mais est-il croyable, qu'un Corps de vingtdeux Officiers généraux se soit égaré dans un moment, dont dépendoit la gloire du Maître, le salut de la patrie, & leur propre honneur ? Des circonstances majeures ont évidemment empêché les Autrichiens de secourir les Saxons, & tout concourt à faire regarder la reddition de l'Armée, comme un

(*) Tout au plus les Fourches Caudines.

un malheur, que la prudence humaine n'a pu détourner. D'ailleurs, la résistance, que cette Armée a faite pendant près de deux mois, est d'un avantage inestimable pour l'Impératrice-Reine. La Boheme à été préservée. Les forces Autrichiennes se sont rassemblées, & désormais l'invasion est impraticable.

Je me propose de suivre incessamment Sa Majesté Polonoise. Je veux prévenir les insinuations, que l'on pourroit me faire à cet égard, & auxquelles je ne voudrois point paroître céder. Dès que je serai rendu à Varsovie, Madame la Marquise, je vous ferai part de ce qui parviendra d'intéressant à ma connoissance.

———o———o——20——o——o———

LETTRE XX.

De la Comtesse de Baschi.

(*En réponse à la Lettre XXVI. de Madame de Pompadour.*)

Paris, le 8. Janvier, 1757.

L'abominable avanture m'a fait une si terrible révolution, qu'il a fallu me saigner, & cette saignée a manqué de me faire

faire périr, parceque Dumont ne s'eſt pas feulement informé de l'état où j'étois. Ajoutez à cela le déſeſpoir, de ne pouvoir aller vous trouver. Ce que j'ai à vous dire, eſt de la derniere conſéquence. Vous êtes entourée d'ennemis. Vous êtes perdue. Je donnerois ma main pour une heure de converſation avec vous. Enfin ma ſituation m'enchaine ſur mon lit. Je vais écrire, au risque d'être victime de l'amitié. Mon petit Sécretaire eſt venu ce matin dès ſix heures. Il a voulu entrer à tout prix ; enfin on l'a introduit. Le Roi a dit à Berrier: „ Mais à quoi attribuez vous cet attentat? moi „ qui aime tous mes ſujets, comme mes en„ fans! que dit-on? que penſe-t-on? " Sire, tout Paris eſt dans la conſternation. On a frémi de crainte, que le coup n'eut été mortel. Le Peuple n'eſt tranquille, que depuis qu'il ſçait que Votre Majeſté eſt hors de danger. Ce miſérable ne me paroît qu'un fanatique, dont le délire n'a aucun complice. Mr. d'Argenſon n'a pas été ſi réſervé; voici ſon diſcours: Les Pariſiens ſont furieux contre Madame la Marquiſe de Pompadour. Elle eſt, diſent-ils, cauſe de la miſere publique. Le Peuple adore toujours Votre Majeſté. Faites-lui le ſacrifice d'une femme, qu'il haït, peut-être ſans raiſon, mais qu'on ne

D lui

lui fera jamais aimer. Sire, au nom de vous-même, éloignez de vous Madame de Pompadour, & vous disposerez de vos sujets, comme un pere de ses enfans. Le Roi a balancé: il a paru pénétré de la plus profonde douleur: mais il semble, que votre exil est résolu. Adieu, ma chere amie, comptez toujours sur mon amitié, quel que soit votre sort. Mais rien n'est perdu, si vous avez du courage & de la présence d'esprit. Réponse & prompte.

———o———o———21———o———o———

LETTRE XXI.

De la Comtesse de Baschi.

à Paris, le 9. Janvier, 1757.

MON petit Sécretaire me quitte. Votre perte paroît décidée. Le petit Mage n'a pas voulu se charger de vous l'annoncer, & c'est ce qui vous fait gagner quinze heures. On a proposé à Mr. de Machault, de s'acquitter de cette commission: il hésitoit; Mr. d'Argenson l'a déterminé. Que cela ne vous épouvante point. Ma lettre vous parviendra à trois heures, & entre quatre & cinq Machault ira vous trou-

trouver, & vous dira, que le Roi vous ordonne de vous retirer à l'Abbaye du Plessis, jusqu'à nouvel ordre. Repliquez tranquillement, que vous êtes prête à obéir au Roi, mais que vous n'êtes pas accoutumée à recevoir ses ordres par un tiers; que tout au moins on doit vous faire voir la Lettre de cachet, qui vous ordonne de partir. Vous déconcerterez l'homme noir; Il n'a point de Lettre de cachet; ils n'y ont pas songé, ou ils n'en ont pas eû le tems. Insistez-là dessus, & la victoire est nôtre. On n'osera revenir à la charge vis-à-vis du Roi, ou si l'on y revient, on le trouvera changé. Son ame ne peut plus être, comme elle a été dans le moment funeste. Enfin, rien n'est désespéré, & votre esprit vous tirera de-là . . . Mon Dieu, mon Postillon ne se trouve pas . . . . Je puis vous dire encore deux mots. Vous êtes hors d'embarras, j'en suis sûre. Mais il faut, qu'avant quinze jours, Mr. d'Argenson & Mr. de Machault soient exilés. C'est le seul moyen d'affermir à perpétuité votre crédit. D'ailleurs, quels ennemis redoutables que deux hommes, qui ont demandé votre exil, & que vous n'auriez pas le pouvoir d'éloigner. Quand même vous pourriez lutter contre eux, vous ne pourriez

rien dans leurs départemens. Autant l'exil. Qu'on les envoye donc cabaler dans leurs terres. Que ce soit là l'unique faveur, que vous demanderez pour compensation des duretés, qu'ils ont exercées envers vous. On vous idolâtre, on a un cœur excellent, une ame sensible; vous pourrez beaucoup dans le premier instant. Mais, en punissant, songez aux récompenses. Vous devez tout à Berrier .... Voilà mon Postillon. Je lui ordonne, de crever son cheval, plûtôt que de changer à Seve.

—o—o—22—o—o—

LETTRE XXII.

De la Comtesse de BASCHI.

(En réponse à la Lettre XXIX. de Madame de Pompadour.)

Paris, le 30. Mars, 1757.

VOUS ne sçauriez vous figurer, comme je suis excédée d'entendre parler de ce misérable. Je ne vais nulle part, où l'on ne differte sur ce qu'il a dit, ce qu'il a fait ou pensé avant-hier; sur la façon, dont il a souffert, sur le comment, le

pour-

pourquoi. Vous jugez comme ces belles peintures font récréatives pour mes nerfs. Je veux refter trois jours chez moi, fans recevoir ame vivante. Je crois, qu'après cela on me fera grace. Je dois rire pourtant d'une bonne naïveté, que j'ai fait dire hier, fans m'en douter, à la vieille Maréchale: Je lui demandois des nouvelles de fon fils: je la plaignois, je lui difois, que cette féparation avoit dû prodigieufement lui coûter. Oh! Madame, me ditelle, il faut en avoir paffé par-là, pour le fçavoir. Je n'en ai pas été quitte pour mille Louis, non compris l'achat de fon Régiment.

J'irai volontiers voir la Collection de Mr. de Renecé; mais je prendrai Mr. Remy avec moi. Il faut que je vous dife, que j'ai été indignement trompée. Ce Sommeil d'Endymion prétendu de l'Albane, n'eft qu'une copie. L'Abbé Finateri a vû l'original à Rome, chez le Cardinal Colonna.

Mr. le Duc d'Orléans vient de faire une bonne acquifition. L'Abbé de Bréteuil eft nommé fon Chancelier, à la place de Mr. de Silhouette. Il feroit bien à défirer, que tous les ferviteurs de nos Princes fuffent de cette trempe; mais je conte au Général l'hiftoire du combat. Ne fçavez-vous pas

tout cela, avant que les autres y ayent songé? Je suis toute à vous.

——o——o——23——o——o——

LETTRE XXIII.

De la Maréchale d'Etrées.

(En reponse à la Lettre XXVII. de Madame de Pompadour.)

Paris, le 3. Août, 1757.

SI quelque chose est capable d'adoucir mon chagrin, Madame, c'est la part que vous y prenez. Mais la disgrace actuelle de Mr. le Maréchal, n'est pas le seul motif de mes peines. Le Comte de Gisors est venu encore tout botté chez moi, immédiatement après avoir soupé avec le Roi. Il m'a parlé avec amertume des manœuvres criminelles, qui avoient enlevé à Mr. le Maréchal le fruit de sa victoire, & qui la lui ont presque arrachée. Mr. de M.... a trop de talens, pour qu'on puisse attribuer à l'ignorance, les conseils qu'il lui a donnés, premierement pour faire différer la bataille, (sans doute jusqu'à l'arrivée de Mr. de Richelieu,) & ensuite, voyant qu'elle étoit ré-

réſolue, pour la faire perdre. Le Roi s'impatientoit de la lenteur des opérations; il a témoigné qu'il vouloit, que ſon Armée avançât. Mr. le Maréchal a obéi, & les ordres de Sa Majeſté auroient été couronnés des plus brillans ſuccès, ſi ſon Miniſtre lui-même ne s'étoit uni aux ennemis de la gloire de Mr. d'Etrées, pour faire manquer ſon plan. Je ne demande point juſtice; je ne l'engagerai point à la demander. Je ſuis revenue de ces illuſions: je ſuis de ſang froid. Je connois le prix de la faveur & j'y renonce. J'approuve le ſévere mépris, que Mr. le Maréchal fait de la Cour. Ce ſeroit un délire, que d'en attendre un acte d'équité. S'il veut vivre dans la retraite, je la partagerai avec joye. Le rôle, le nom de Courtiſan, m'eſt odieux, & vous ſerez peut-être ſa ſeule femme de la Cour, avec qui je conſerverai des rélations.

Adieu, ma chere amie; ſi je perſiſte dans les ſentimens, où je ſuis, je n'aurai guères beſoin de conſolations. La bataille d'Haſtenbeck me rend auſſi fiere de notre diſgrace, que de notre gloire. L'affront étoit terrible, ſans une victoire auſſi brillante. Aujourd'hui il retombe ſur les intriguans, qui ont ourdi toute cette trame.

—o—o—o—24—o—o—o—

LETTRE XXIV.

Du Prince de Soubise.

(En réponse à la Lettre XXVIII. de Madame de Pompadour.)

de Neuſtadt, le 18. Novembre, 1757.

JE me ſuis mal expliqué, Madame, ſi je vous ai donné lieu de croire, que je voulois me juſtifier auprès de vous. Je vous ai régardée comme mon amie, je vous ai confié mes peines & puis c'eſt tout. Ma juſtification, je ne la dois qu'au Roi & à la Nation; mais je ne l'entreprendrai pas. J'ai été malheureux, & mal ſecondé. Je veux bien qu'on croye, que j'ai été ignorant & mal-adroit. Les reproches de mes amis, les mauvais propos des Courtiſans, les inſolences du peuple, ne peuvent me tourmenter auſſi cruellement, que les réflexions déchirantes & le noir chagrin, qui ſe ſont emparés de moi depuis mon déſaſtre. Toute la France voudroit m'excuſer, que je ne m'excuſerai jamais moi-même: dès qu'un Général a des forces ſuffiſantes, on le rend réſponſable de toutes les fautes qu'il commet,

met, ou qu'il laiſſe commettre, & l'on a raiſon. Je crois que je ne tarderai pas à avoir l'honneur de vous voir. Je vous dirai des choſes, que je ne puis, ni ne veux confier au papier.

——o——o——25——o——o——

LETTRE XXV.

Du Maréchal de NOAILLES.

(En réponſe à la Lettre XXX. de Madame de Pompadour.)

Paris, le 3. Juillet, 1758.

VOUS me demandez mes conſeils, Madame la Marquiſe, & j'en ſuis flatté, car c'eſt une nouveauté pour moi, que de voir conſulter un vieillard. Mais de quoi ſerviront mes conſeils? On les prendra pour ceux d'un inſenſé; car je conſeillerai de retrancher tous les membres, où la gangrène s'eſt miſe, pour ne conſerver que ceux qui ſont encore ſains; malheureuſement les parties nobles ſont attaquées & la guériſon eſt difficile. Oui, Madame, la tête de la Nation eſt corrompue, & de là

 viennent

viennent nos désaſtres. Le petit nombre de bons ſujets que nous avions, il ſemble que la colere du Ciel nous les enleve. J'avois une grande amitié pour ce Comte de Giſors. Je n'ai point connu de jeune homme, qui donnât de plus belles eſpérances. Ses Carabiniers ont fait des prodiges, & ſa conduite montre aſſez, qu'il étoit digne de commander cette troupe brillante & brave. Le billet, qu'il a écrit de ſon ſang à ſon Pere, ſur le brancard, dont on s'eſt ſervi pour le transporter hors du champ de bataille, eſt un chef-d'œuvre d'héroïſme & d'amour filial: ,, Je ſuis expirant, mon cher ,, Papa. Ne pleurez point ma mort. J'ai ,, repouſſé trois fois l'ennemi, avec le ,, Corps, que j'ai l'honneur de commander. ,, Ah! ſi je pouvois vous embraſſer encore ". Je ſens le déſeſpoir de ſon pere. Ce malheureux vieillard, quelle douceur peut-il trouver encore dans la vie? Un fils unique, une créature auſſi parfaite! On dit que le Roi a ſignalé la bonté de ſon cœur. Il eſt allé, avec ſa Famille, voir ce Pére déſolé: il eſt entré dans ſa douleur. Il ne l'a point conſolé; il l'a plaint. Oh! qu'il eſt affreux, de perdre ſon unique enfant! Mais quelles horreurs on débite! On dit, que ce jeune héros eſt victime de la jalouſie de deux Of-

ficiers généraux, qui l'ont facrifié, pour contrarier une opération de Mr. de S. Germain. Le croyez-vous, Madame, que cette abomination puiffe entrer dans l'efprit à des Officiers François? Depuis que je fers le Roi, je n'ai rien entendu de pareil, & je ne le crois pas. On plaifante ici fur les plus grands revers. On vient de m'apporter l'épigramme fuivante, dont l'Auteur mériteroit la Baftille & une penfion:

Moitié plumet, moitié rabat,
Auffi peu propre à l'un qu'à l'autre,
Clermont *fe bat comme un Apôtre,*
Et fert fon Dieu, comme il fe bat.

L'Epigramme eft très-ingenieufe; mais elle tombe à faux, car Mr. le Comte de Clermont eft brave comme fon épée. Voilà donc Mr. de Contades, qui lui fuccede; nous verrons s'il fera mieux. Vous conviendrez, qu'il eft bien honorable pour cet Officier, d'aller prendre le Commandement de la feule Armée, que le Roi ait en campagne, tandis qu'il y a vingt Maréchaux de France, qui le contemplent l'œil bas & les bras croifés.

—o—o——26——o—o—

LETTRE XXVI.

Du Cardinal de BERNIS.

(*Madame de Pampadour y répond par la Lettre XLVIII.*)

Paris, le 30. Octobre, 1758.

MADAME,

VOUS refusez de me voir; vous êtes donc réellement cause de ma disgrace, & c'est ce qui me la rend insupportable. Mais quels sont mes crimes envers vous? Jusqu'ici je n'ai entendu que des bruits vraiment populaires, que des imputations vagues, auxquelles je veux cependant répondre, puisqu'elles ont fait impression sur vous; sur vous, Madame, dont l'estime & l'amitié me sont plus précieuses, que toutes les grandeurs humaines. Je les examinerai, ces crimes prétendus, après vous avoir rappellé mon histoire en peu de mots. Sortons un moment du tourbillon des grandeurs, & rentrons dans la foule des gens aimables, où j'ai eu le bonheur ou le malheur de vous con-

connoître. Madame d'Eſtiolles attiroit alors autour d'elle, tout ce que Paris a de ſéduiſant; elle réuniſſoit dans un dégré ſupérieur l'eſprit, les talens & la beauté. Quelques bagatelles, dont je fais en vérité bien peu de cas moi-même, quelques agrémens peut-être dans le commerce, me donnerent une ſorte de célébrité. Vous deſirâtes de me connoître; vous pouvez vous rappeller, Madame, que je ne recherchai point le premier cet avantage; non, que j'en fiſſe peu de cas: mais, entrainé alors dans une autre ſphère, je ſongeois moins à étendre le cercle de mes liaiſons, qu'à me faire aimer des connoiſſances que j'avois formées, & vous ſçavez, de quelle nature étoit alors mon ambition. Enfin je vous fus préſenté. Il parut que vous deſiriez, que je cultivaſſe votre ſociété. Je m'y livrai avec d'autant plus d'émpreſſement, que j'y trouvai beaucoup de charmes, & que je ſatisfaiſois en même tems mon goût pour les plaiſirs & la diſſipation. Mais bientôt il s'éleva un autre ordre d'événemens. Vous fîtes une fortune rapide & ſinguliere, &, graces à votre amitié, la mienne ne le fut pas moins. Mes goûts changerent avec mes occupations: j'eus quelque ambition; j'en fais l'aveu d'autant plus volontiers, que c'eſt vous qui la

 fîtes

fîtes germer chez moi, & qu'elle ne m'a jamais rien inspiré, dont j'aye à rougir. On m'a accusé cependant, d'avoir fait servir une autre passion, moins élevée peut-être, mais plus douce, à satisfaire celle-ci. Vous êtes aussi à portée, que beaucoup d'autres, de sçavoir ce qui en est. Jusqu'ici, enfin, je ne suis point criminel; mais je vais commencer, selon vous, Madame, & selon mes ennemis, à le devenir. Le rang, auquel je suis parvenu, m'a, dit-on, enivré. J'ai vû sous les deux derniers Regnes & sous celui-ci, trois hommes d'une naissance peut-être inférieure à la mienne, parvenus à la même dignité, passer promptement de l'obscurité du Cabinet au faite de l'autorité: je me suis cru digne d'une fortune aussi haute. J'ai voulu m'emparer de toutes les parties du Ministere, & réunir en ma personne seule les différentes branches du pouvoir. L'exécution de ce dessein, cependant, étoit impratiquable, tant que vous jouissiez de la faveur. Je vous devois tout: mais, né avec un cœur ingrat, je n'ai pas balancé à vous sacrifier à mon ambition, si je le pouvois. L'occasion s'en est bientôt présentée. Le Roi, qui m'honoroit de sa confiance, m'a demandé un précis des moyens, que je croyois les plus propres, à faire cesser les

les calamités publiques. Au lieu de ce précis, j'ai redigé le tableau des maux actuels, & je l'ai terminé, en disant, que le seul moyen d'y rémédier étoit, de donner à un homme de génie, une autorité illimitée sur toutes les parties de l'administration, & d'éloigner tous ceux, qui pourroient empêcher l'exercice de cette autorité ou en être jaloux. Quant au choix, j'ai fait entendre qu'il ne pouvoit tomber que sur moi. Voilà, Madame, dans toute son énergie, le Roman de mes crimes; & c'est d'après de pareilles fables, que vous jugez une amitie éprouvée pendant plusieurs années, que vous me précipitez dans un abyme de maux, qui empoisonnent tous vos bienfaits. Ne déviez-vous pas sentir, que ce projet étoit trop absurde, pour qu'il pût entrer dans l'esprit d'un homme, qu'on n'a pas encore accusé de stupidité, quoiqu'on ait voulu m'imputer les malheurs, arrivés sous mon Ministere, tandis qu'on devroit peut être me rendre graces de tous ceux que j'ai prévenus. Je connoissois le Roi; je sçavois d'avance, qu'il s'indigneroit contre un sujet, qui voudroit regner sous son nom; je ne pouvois ignorer, que du moment qu'il a regné par lui-même, personne n'a pû sans folie se flatter de parvenir au rang de premier Ministre.

Ce

Ce plan, impraticable par lui même, je le rendrois extravagant, en le faifant dépendre de votre chûte. Croyez donc, Madame, qu'en propofant au Roi de me charger de toute l'adminiftration, je n'ai jamais fongé qu'à me conduire d'après fa volonté & vos confeils, & qu'en lui parlant d'éloigner ceux qui pouvoient en concevoir de la jaloufie, je n'ai eû en vûe que des perfonnes, qu'il eft inutile aujourd'hui de nommer; mais dont, peut être, vous aurez vous-même un jour à vous plaindre. Des intentions droites m'ont rendu le plus malheureux des hommes: & mon malheur, c'eft vous qui le caufez. C'eft vous, qui avez le plus contribué à mon élevation: la grandeur eft devenue mon élément, & un nouveau befoin pour moi. Je ne connois plus les plaifirs, qui ont fait autrefois tout mon bonheur. Si je ne refte dans la fphère, où vous m'avez élevé, je tombe dans l'inexiftence & le néant; maux, que je n'aurois jamais connus fans vous. Mais mon fort dépend encore de votre volonté. Calmez le Roi. Montrez-lui mon refpect, ma foumiffion; je ne lui redemande point les emplois, dont il vient de me priver. Mais qu'il fouffre ma préfence. Vous-même, Madame, fouffrez que je vous voye, & je vous indique-

querai des moyens très-ſimples, de me faire reſter à la Cour. Ils ſont d'une exécution d'autant plus facile, que ma disgrace n'a fait encore aucun éclat, & peut-être mes conſeils ne feront point inutiles à votre conſervation.

——o——o——27——o——o——

LETTRE XXVII.

Du Duc de Broglio.

(*Madame de Pompadour y répond par la Lettre XXXIII.*)

du Village de Berghen, le 14. Avril, 1759.

Madame,

Je m'empreſſe à vous faire parvenir une rélation de la Bataille, qui s'eſt donnée hier. J'y ajouterai, que le Prince d'Yſembourg vient de mourir de ſes bleſſures. Je ſuis réellement fâché, que Mr. de S. Germain n'ait point eû part à cette affaire; mais on nous preſſoit, & nous n'avons pû attendre plus longtems.

Il eſt arrivé un petit accident à votre Protégé. Je l'avois envoyé, vers onze heu-

res du soir, reconnoître si Mr. le Prince Ferdinand se retiroit en effet. Il revient au bout d'une demie-heure & me fait son rapport, d'une maniere très-satisfaisante; mais d'un air ému: je le vois même devenir fort pâle, & je m'apperçois, que cela fait un petit scandale parmi les Officiers présens. Avez-vous peur jusqu'au milieu de nous, Monsieur, lui dis-je assez durement? .... Pardon, mon Général.... Il s'évanouit. On veut le secourir; on voit le sang couler: il avoit eu le bras cassé d'une balle, en s'acquittant de ma commission, & cet accident ne l'avoit pas empêché de venir m'en rendre compte, avec un courage vraiment héroïque & qui ne l'abandonna qu'à la fin de sa narration. Vous sçaurez, Madame la Marquise, que dans ma petite Armée j'ai mille jeunes gens de cette trempe, & que dans un jour d'affaire, il y a un grand nombre d'actions tout aussi courageuses, dont on ne parle seulement pas.



LET-

28

LETTRE XXVIII.

(Cette Lettre n'est point signée, & est écrite en réponse à la Lettre XXXIV. de Madame de Pompadour.) (1)

le 13. Août, 1759.

VOTRE Lettre, Madame, a mis la Maréchale au désespoir. Pouvîez-vous douter, que cette malheureuse affaire ne lui eût déjà causé un chagrin violent? Tous les Montmorency, les la Favette, les Chimai, ne l'ont pas plus epargnée. Mais vous, Madame, vous son amie, vous l'accablez de reproches humilians. Elle n'a pas le courage de vous répondre; c'est ce que je fais pour elle, en vous priant, au nom de l'amitié, de la ménager d'avantage. Je conviens que la fermentation est violente. Le mécontentement est à son comble, & pour accroître la douleur générale, on publie des Edits accablans.

Cependant, Madame, le départ de Mr. le Maréchal d'Etrées présente une lueur d'espoir, que chacun saisit avec empressement. On se dit: voilà une Bataille perdue

(1) On suppose Être de la Mar: de Contades

due, cela eſt terrible; voilà des Edits, cela eſt déſolant; mais le Maréchal d'Etrées part, tout ſera reparé.

On vient de me dire, que le Comte de S. Florentin étoit allé ce matin trois fois chez Mr. le Maréchal de Belle-Isle. Il y a certainement quelque lettre de cachet ſur le tapis. Auſſi l'on aſſure, que le Maréchal part dans vingt-quatre heures pour Metz, où il eſt exilé. De grace, faites-moi dire un mot à ce ſujet. Mon Coureur a ordre d'attendre une réponſe. Vous connoiſſez, Madame, les ſentimens, que je vous ai voués.

—o—o—29—o—o—

LETTRE XXIX.

De Monſieur BERRIER.

(*Madame de Pompadour y répond par la Lettre IV.*)

Paris, le 2. Novembre 1758.

MADAME LA MARQUISE,

JE ſçais combien vous avez contribué à la marque de confiance, dont Sa Majeſté vient de m'honorer. Je ne l'ai acceptée qu'en

qu'en tremblant. Mr. de Maſſiac n'a pas dirigé ce département aſſez longtems, pour pouvoir réparer le déſordre, qui s'y étoit gliſſé ſous Mr. de Moras, & ce déſordre eſt extrême. La faveur & la cupidité ont introduit des abus, que je ne puis réformer, ſans exciter contre moi la tourbe de ceux, qui profitent du trouble des affaires publiques, pour arranger les leurs. On a laiſſé prendre à la plume un aſcendant infiniment nuiſible au bien du ſervice, & j'avoue, que ces deux jours de travail m'ont déja fait voir, que tous les Subalternes, que m'a laiſſés Mr. de Masſiac, ſont infectés de la même corruption. Mais rien ne m'effraye. Ces reformes intérieures ſont l'affaire d'un peu de fermeté. Le rétabliſſement de notre Marine, voilà l'objet eſſentiel, & les fonds, que le Roi y deſtine, me paroiſſent ſuffiſans pour le remplir. Que les autres Miniſtres me ſecondent, & je garantis que l'armement réüſſira. L'inſtrument le plus précieux eſt tout trouvé: une Nation brave & guerriere par eſſence. C'eſt un tréſor, que ne poſſédent pas les Anglois. Ces Inſulaires, eſtimables à bien des égards, ne ſont pourtant qu'un peuple de marchands, & l'on ne fait point d'or avec de l'argille. Les Anglois ne ſurpaſſeront

ront jamais les Carthaginois, tandis que nous, ainſi que les Romains, inſtruits par nos déſaſtres, ſi nous parvenons à mettre le pied ſur les rivages de la Carthage moderne, je réponds de ſa déſtruction. Je m'attends à être regardé ce ſoir comme un inſenſé, lorsque je développerai mon plan devant le Conſeil du Roi. C'eſt pour cela que je veux d'avance l'expoſer aux bons eſprits, pour les prémunir contre les mauvaiſes impreſſions, qu'on cherchera à leur donner, dès que je me ſerai mis à découvert. Voici donc le précis de me desſeins, & premierement l'aveu de nos ſottiſes.

Je crois que nous avons fait une faute eſſentielle, en dirigeant vers le Hannovre tout le feu de la guerre. Nons n'avons rien fait d'important, en nous rendant les maîtres de ce pays, qui dans aucune ſuppoſition, ne peut nous reſter. Auſſi n'en fera-t-on pas grand cas, ſi, à la paix, nous propoſons de le rendre, comme un équivalent de ce qui nous aura été enlevé. Cependant la guerre, que nous faiſons dans ce pays, quelque peu fructueuſe qu'elle ſoit, même en la faiſant avec avantage, nous coute annuellement 60. Millions, ſans parler de l'énorme Subſide, que nous payons

yons à la Maiſon d'Autriche, & des ſommes que nous verſons à pleines mains dans toutes les Cours d'Allemagne. Il faut convenir cependant, que le Syſtême a dû changer depuis le commencement de la guerre, & nous agiſſons, comme s'il ne l'étoit pas. Je doute fort, que nous puiſſions parvenir, comme nous nous en étions flattés, à faire recouvrir la Siléſie à l'Impératrice-Reine; ainſi, n'eſpérons pas de voir jamais l'Infant Dom Philippe en poſſeſſion du Brabant. D'ailleurs, croyez-vous que la Maiſon d'Autriche-Lorraine vit elle-même avec tranquillité une branche de la Maiſon de France en poſſeſſion de ces beaux reſtes de l'ancien Royaume de Lorraine? J'ai peine à me le perſuader. On nous répond de l'Impératrice-Reine, & j'y crois; mais qui nous répondra de ſon Succeſſeur, ou plûtôt du Succeſſeur de ſon Succeſſeur? Je ne fais qu'indiquer les fautes du plan, que l'on ſuit actuellement. Voyons, Madame, ſi le mien eſt moins défectueux. Au lieu de nous épuiſer ſur terre en opérations inutiles....

LET-

NB. L'original de la Lettre eſt dechiré dans cet endroit, & ſi l'on en juge par l'événement, le plan de Mr. Berrier, en cas qu'il ait été adopté, n'étoit pas de nature à exciter nos regrets.

——o——o——30——o——o——

LETTRE XXX.

Du Duc de Bouillon.

(En réponſe à la Lettre XXXI. de Madame de Pompadour.)

le 2. Decembre, 1759.

J'AI reçu, Madame, la Lettre, dont vous m'avez honoré. Mr. le Prince Edouard eſt réſolu à tenter toutes les entrepriſes dignes de ſon courage & de ſa naiſſance. Il n'a jamais témoigné de répugnance, que pour les expéditions d'Avanturiers. Mais celle-ci eſt combinée de façon, à le couvrir de gloire & rétablir ſes affaires, ſi elle réuſſit. Si elle manque, c'eſt un malheur, qui ne peut les empirer. Faſſe le Ciel, que cette expédition réuſſiſſe mieux, que l'entrepriſe du mois dernier. J'ai bien regret à cette belle Eſcadre, que les Anglois viennent de diſperſer & de détruire. Cette idée, de leur porter la paix ſur leurs propres foyers, les armes à la main, me paroiſſoit grande & noble. C'eſt la premiere fois, qu'on auroit vû un Am-

Ambaſſadeur & un Miniſtre plénipotentiaire du Roi, débarqués au milieu de la guerre, par une Flotte victorieuſe, ſur les rivages d'Albion, & c'étoit un rôle honorable pour le Duc, après avoir vaincu les Anglois à S. Caſt, de les forcer à accepter la paix à Londres.

Je n'entre dans aucun détail au ſujet de mon grand Parent; j'eſpère avoir l'honneur de vous voir après demain. Je pars cette nuit pour Navarre, & je m'arrêterai deux fois vingt-quatre heures, tant à Paris qu'à Verſailles. La mort de Mr. le Prince de Talmond, qui m'oblige de partir avec tant de précipitation, ne me permettra pas d'y faire un plus long ſéjour. Il a deſiré que je fuſſe le dépoſitaire de tous ſes papiers, & comme la Trappe eſt peu éloigné de mon Château, je pourrai remplir ces triſtes devoirs, ſans beaucoup d'embarras & ſans preſque ſortir de chez moi. Ces bons Peres me mandent, qu'ils ſont auſſi affligés de ſa mort qu'ils ont été édifiés de ſa vie. L'amour paternel a ſçu adoucir pour lui l'horreur du moment fatal. La perte de ſon fils l'avoit précipité, il y a dix ans, dans cette effrayante demeure. Il y a vécu, juſqu'à la fin de ſes jours, dans l'amertume & le ſilence. Accoutumé aux délices de la

Cour, il s'eſt ſoumis volontairement à toutes les pratiques réligieuſes de cette regle auſtere. Enfin la mort, ſi affreuſe pour tant d'autres, l'a délivré de toutes ſes afflictions, & l'eſpoir de rejoindre ſon fils, la lui a fait regarder comme le ſouverain bien. Cette perte aura ſans doute renouvellé les peines de Madame la Princeſſe de Talmond. On me mande, qu'elle ſe propoſe de retourner auprès de Mr. le Prince Jablonowsky; mais quelle apparence! Il y a dix ans, que ſon mari eſt mort pour elle comme aujourd'hui.

——o——o——31——o——o——

LETTRE XXXI.

De la Comteſſe de BASCHI.

(En réponſe à la Lettre XXXVII. de Madame de *Pompadour.)*

Paris, le 2. Fevrier, 1760.

VOUS m'écrivez des choſes charmantes, Madame, mais je n'aime point, que vous me diſiez, comme un compliment bien flatteur, *que j'ai le mérite d'un galant-homme.* Je ne veux point de ce mérite-là.

Je

Je ne desire que celui de femme estimable, & un peu, en même tems, celui de femme aimable, si ces Messieurs pourtant veulent bien le permettre. Après cela, que j'aye quelquefois des caprices, que je sois un peu inconsequente, que je prenne de l'humeur à propos de rien, que j'aye beaucoup de goût pour tout ce qui est amusant, que j'aime la parure, les spectacles, les jolies fêtes sans *mescolo*, ce sont là mon amie, de petits péchés, dont jamais je ne dirai mot à mon Directeur. Tout cela tient à mon sexe, &, en un mot, je ne veux point le renier. Il faut rester ce que la Nature nous a faites, & je crois en vérité que, s'il falloit opter, j'aimerois mieux être une femme galante qu'un *galanthomme*.

Oui, Madame, j'ai lû & vû jouer l'Ecossaise. D'où vient donc votre étonnement ? N'est-ce pas toujours Voltaire? *Mais il est vieux, & la vieillesse est chagrine, haït les plaisirs & surtout les jeunes gens.* Sçavez-vous bien, Madame la Marquise, que voilà d'étranges idées. Moi, j'ai presque toujours vû la vieillesse douce, humaine & compatissante? J'ai vû des vieillards fort gais, & ce sont tous ceux, qui ont été honnêtes-gens. Ils aimoient la jeunesse; ne pouvant plus jouir des mêmes plaisirs, ils se faisoient une félicité du bonheur des

autres; ils étoient communicatifs, les jeunes gens ne les fuyoient pas, & trouvoient toujours quelque chofe à gagner avec eux. Quant à ceux qui font hargneux & bourrus, ils ne font pas fi nombreux que vous l'imaginez, & d'ailleurs, je m'en méfie, j'ai peine à croire, qu'ils aient vécu honnêtement étant jeunes.

Mais d'où me vient cette humeur contrariante? car, fans m'en douter, ma bonne amie, voilà que je désapprouve tout ce que vous m'avez écrit. Je crois que c'eft la corvée, que j'ai faite ce matin, qui en eft caufe. L'Oraifon funebre, qu'a prononcée *Monfeigneur* de Troyes, m'a mortellement ennuyée, ne lui déplaife. A quoi bon de l'efprit & des épigrammes dans un morceau de ce genre? Et puis je défie que ceux, qui ont connu Madame Infante, ayent pû la réconnoître au portrait qu'il en a fait. On pouvoit dire mieux & plus vrai. Il ne tenoit pourtant qu'à moi de m'amufer. Le Vicomte bleu & la nouvelle Epoufée fe font fait des fignes, fe font parlés des yeux à travers la décoration du Catafalque & les crêpes du Sarcophage. C'étoit un contrafte plaifant. Elle étoit belle comme une Andromaque, fous fon habit noir. C'eft dommage. Cette jeune femme

femme se perdra. Je vous dirai tout cela demain.

———o———o———32———o———o———

LETTRE XXXII.

Du Maréchal de Belle-Isle.

(*En réponse à la Lettre XXXV. de Madame de Pompadour, datée par inadvertance de* 1759.)

Paris, 10. Mars, 1760.

Madame,

Vos regrets sur la mort du Capitaine Thurot sont l'éloge de votre patriotisme & de votre sensibilité. Sa perte me touche aussi très-vivement. Je ne puis cependant, à propos d'un accident de cette espece, m'appitoyer comme vous sur le sort de la Monarchie. Elle est toujours puissante & redoutable. Des revers passagers ne doivent pas nous faire désespérer de la Republique, & je ne puis m'imaginer, que la guerre finisse d'une maniere aussi désavantageuse pour nous, que vous paroissez le présumer. Si même ce mal-

heur arrive, il ne faudra pas croire pour cela, que tout eſt perdu. Quelle Nation de l'Europe a autant de reſſources intérieures? Quel Empire eſt auſſi fortement uni, auſſi heureuſement ſitué, auſſi bien arrondi, auſſi riche de ſes productions naturelles & de l'induſtrie de ſes habitans? Où trouverez-vous une Nobleſſe auſſi nombreuſe, animée de cet eſprit de générosité & de grandeur, de cette bravoure, de ce désintéreſſement, qui fait la force des Républiques? Je parle ſurtout de cette Nobleſſe caſaniere, dont nos Elégans font ſi peu de cas. Cette légereté, cette molleſſe, qu'on reproche à nos Militaires, ne diſparoiſſent-elles pas, quand il s'agit de combattre? Un bon Gouvernement ne les fera-t-il pas diſparoître à jamais? Quel peuple ſera plus laborieux, plus actif, plus induſtrieux, ſi on peut, dans des tems moins rudes, diminuer un peu le poids des charges publiques? Si nous parlons des connoiſſances utiles ou purement agréables, nos Ecrivains, nos Géometres, nos Statuaires, nos Peintres, nos Architectes; ne ſont-ils pas appellés de tous côtés par les Souverains, qui font cas des Sciences & des Arts? Notre Langue n'eſt-elle pas la Langue de l'Europe? Nos Ecrits, bons & mauvais,

depuis l'Eſprit des Loix juſqu'aux Opéra-comiques, n'ont-ils pas la même vogue chez les Etrangers, qu'à Paris même? Nos Danſeurs, nos Décorateurs, nos Cuiſiniers, nos Friſeurs, ne ſont-ils pas de toutes parts les hommes merveilleux? Je ferois pitié à nos penſeurs modernes, s'ils m'entendoient raiſonner de la ſorte. Mais vous, Madame, vous connoiſſez le prix de ces babioles.

Sortez cependant de Paris, quittez cette Contrée étrangere & empeſtée, pour parcourir la France même; voyez ces Provinces, que leur éloignement met à couvert de la contagion de la Capitale, & dites, s'il y a une Nation plus attachée à ſon Prince & à ſa patrie, plus juſte, plus modérée, plus humaine, plus gaye, car la gayeté, eſt, ſelon moi, une vertu politique & qu'il faut conſerver ſoigneuſement. Je n'aime les vertus farouches & ſauvages que chez les Scythes. La Nature leur a refuſé les douceurs de la vie, c'eſt donc une vertu que de les mépriſer, un bonheur de ne les pas connoître. Mais nous, qui habitons le plus beau Climat, qui ſoit ſous le ciel, jouiſſons ſans remords des biens qui nous environnent. La Nature eſt douce, riante, autour de nous; que nos mœurs le ſoient

également. Tout en déplorant nos désastres, examinons quelles sont nos ressources, & ne couvrons pas tous les objets d'une teinte noire, qui nous empêche de discerner ce qu'ils ont de consolant. Ne présageons point des catastrophes épouvantables ; ou prévenons-les, puisqu'elles ne sont point inévitables.

Vous voyez, Madame la Marquise, que l'amour du bien public occasionne des contrariétés entre ceux même, qui le desirent le plus vivement. Mais si tous ceux, qui sont à la tête des affaires, s'en occupoient aussi sincérement que vous & moi, tous seroient bientôt d'accord, & de cet accord résulteroit la félicité publique.

On a en effet proposé dans le Conseil du Roi, ainsi que vous m'en aviez prévenu, de diminuer le Subside, que nous payons aux Autrichiens. On allégue que vingt-quatre Millions sont une somme exorbitante dans les circonstances actuelles ; que nos Armées seules remplissent déjà bien au délà des Stipulations expresses. Mais j'ai combattu fortement cette proposition. Je suis convenu, que nous n'étions point obligés par un Traité à ce que nous faisions ; mais que nous étions liés par des engagemens équivalants à un Traité, au tribunal de l'équité,

quité, & mon avis a prévalu. Le Roi eſt l'homme le plus juſte de ſon Royaume, & c'eſt-là ce qui ſoutient notre conſidération chez les Etrangers, qui, pendant la durée déja conſidérable, mais toujours trop courte, de ſon Regne, n'ont pas été trompés une fois.

Il faut que je vous tire d'inquiétude. C'eſt moi qui vous ai tant intriguée hier au bal. Convenez que j'avois raiſon de vous dire, que dans cent ans, vous ne me devineriez pas. Je vous dirai confidemment, que mille perſonnes vous ont réconnue. Vous ſçaurez ce ſoir par quelle avanture. J'ai fait cette école, dont je m'étois gardé depuis dix ans. On prétendoit, qu'il y avoit quelqu'un avec vous. Mais j'avois eu l'honneur de l'entretenir deux heures auparavant à Verſailles. D'ailleurs, j'aurois parié tout mon bien, que dans les circonſtances préſentes, il ne ſe permettroit pas ce plaiſir.

Je ſuis, Madame, avec reſpect &c.



—o—o—o—33—o—o—o—

LETTRE XXXIII.

Du Maréchal de RICHELIEU. (*)

(à laquelle Madame de Pompadour répond par la Lettre XXXVI.)

Compiegne, le 30. Juillet, 1760.

JE ne puis, Madame, être plus longtems en butte aux contrariétés, que vous me faites journellement éprouver. J'ai cru jusqu'ici, qu'une déférence sans bornes me rendroit votre amitié. Mais quoi que je tente, j'ai le malheur de vous trouver en mon

(*) C'est par conjecture, que nous attribuons cette Lettre à Mr. le Maréchal de Richelieu. Elle est écrite d'un caractere fort difficile à déchiffrer, & comme elle resta vraisemblablement quelques jours sur la Toilette de la Marquise, un Friseur étourdi s'en servit pour essayer son fer, & la signature est justement brulée. Mais l'Ambre & le Jasmin, dont elle est encore parfumée, ne laisseroient aucun doute sur la personne, qui l'a écrite, quand même le contenu l'indiqueroit moins précisément.

mon chemin, & ma patience eſt à bout. Si votre mémoire cependant eſt auſſi bonne que la mienne, vous vous rappellerez, que nous étions convenus de toute autre choſe. Mais quels avantages ai-je retirés de la faveur que je vous ai procurée? Ne vous ai-je-pas vûe, au contraire, porter une infinité de gens, à qui vous ne deviez rien, tandis que j'étois négligé & qu'on ne m'accordoit, tout au plus, que ce qu'on ne pouvoit refuſer à ma perſonne & à mes ſervices? Je conviens que vos qualités vous donnent toutes ſortes de droits au crédit, dont vous jouiſſez. Je ne connois perſonne, qui réuniſſe, en un dégré ſupérieur, l'eſprit, les graces, la beauté, les talens. Je n'ai vû aucune femme joindre à tant d'agrémens des connoiſſances auſſi ſolides. Mais, en vous accordant ces avantages, n'ai-je pas ſujet de douter de la bonté de votre cœur, & les obligations ne ſont-elles pas réciproques, lorsque l'on a une ame noble & généreuſe, ou ſeulement réconnoiſſante & juſte?

Il dépend de vous de me détromper, Madame; affermiſſez votre influence, en la partageant avec moi. Dites-vous à vous-même, que la main qui vous a placée, où vous êtes, pouvoit vous en faire tomber;

mais ne craignez pas un moment, que je détruise mon propre ouvrage; songez seulement, que je puis encore vous être utile, & tenez avec moi, par justice & par prudence, une conduite, que je ne voudrois jamais devoir à la crainte.

—o—o—o—34—o—o—o—

LETTRE XXXIV.

De la Comtesse de BASCHI.

(à la quelle Madame de Pompadour répond par la Lettre XLV.)

le 15. Septembre, 1760.

AU nom de Dieu, Madame, n'employez ni les Morand, ni les Senac, pour faire passer votre migraine. Ces gens-là vous tueront. C'est un mal, auquel il faut laisser son cours. Criez, grondez vos femmes; mais souffrez. Et puis que faites-vous, quand vous n'avez pas la migraine? Vous êtes seule & ne sçavez que devenir, ou vous êtes entourée d'une foule d'ennuyeux, plus insoutenables que les plus vifs élans de la douleur. En vérité, cette maladie ne doit être pour vous qu'une distraction

tion. Mais je vous le répéte, on m'a tué ma premiere femme de chambre, il y a six mois, en lui faisant passer la migraine. Et puis désirez une santé parfaite.

Je veux égayer votre convalescence par une petite anecdote, qui nous a fait rire aux larmes. Le Cardinal de * * * & le Marquis de Conflans étoient de notre brillant Souper. Vous sçavez que le Caudataire du Cardinal est Chevalier de Saint-Louis. Le Conflans se mit à persifler le Prélat & lui dit, qu'il gageroit son sabre, que jamais S. Pierre, ni S. Paul, se firent porter la queue par des Chevaliers Romains : que si c'étoit une bassesse condamnable dans un Gentilhomme, c'étoit une vanité difficile à excuser dans un Prêtre. Vous connoissez les deux Lutteurs, & vous sçavez que le Cardinal n'est pas de la force du Colonel. Aussi lui dit-il presque des injures. . . Sçavez-vous, Monsieur, que plusieurs Cardinaux, soit de ma Maison, soit d'une autre, ont eû pour Caudataires des Gentilshommes de votre Famille. Si je le sçais, lui dit le franc Houzard ? sans doute, & je sçais aussi ; qu'il y a eu plusieurs Conflans réduits à tirer le Diable par la queue. (*)

Adieu,

(*) Les Cardinaux François ont eûs eux mêmes

 des

Adieu, ma belle amie. Faites que j'aye demain de vos nouvelles. Je vais chez l'Ambassadrice, qui me mene au *Prince de Noisi.*

des principes très différens sur les prérogatives de leur Dignité. Voici comment s'explique à ce sujet, dans ses Mémoires, le Cardinal de Retz, le plus turbulent, le plus résolu, le plus ambitieux, le plus débauché & le plus systématique de tous les Factieux, qui troublerent la Régence d'Anne d'Autriche. Il fut le Catilina de la Fronde; & c'est d'après ses Mémoires, écrits par lui-même avec une étonnante sincérité, qu'on en porte ce jugement.

„ La plus sensible & la plus palpable des illu„ sions, que fait naître le chapeau, est la préten„ tion de précéder les Princes du Sang, qui peu„ vent devenir nos Maîtres à tous les instans, & „ qui, en attendant, le sont presque toujours, „ par leur seule considération, de tous nos pro„ ches. J'ai de la reconnoissance pour tous les „ Cardinaux de ma Maison, qui m'ont dicté „ cette leçon, & j'en fis usage le propre jour de „ ma promotion. Quelqu'un me dit devant une „ infinité de gens: *Vous ne saluerez plus les Prin„ ces présentement.* Je lui répondis: Pardonnez„ moi; nous saluérons toujours les premiers & „ plus bas que jamais; à Dieu ne plaise, que le „ bonnet rouge me fasse tourner la tête, au point „ de disputer le Rang aux Princes du Sang: Il „ suffit

Noisi. Définissez donc pourquoi ce ballet, qui nous a enchanté aux petits Appartemens, n'est pas soutenable à Paris.

Donnez-moi votre main que je la serre : Adieu...

„ suffit à un Gentilhomme, d'avoir l'honneur „ d'être à leurs côtés ".

Voilà ce que disoit en 1651. un homme, qui joignoit de très-grandes qualités à une haute naissance. Voyons comment s'exprime sur le même objet, environ neuf ans plus tard, le Cardinal Mazarin, homme parvenu d'une très-grande médiocrité au faîte du Pouvoir.

„ Je ne crois pas, que Mr. le Prince (de „ Condé) prétende, que je fasse certaines choses, „ auxquelles je n'ai pas pris garde pendant la „ Minorité. J'entends, que je veux bien lui „ donner la main chez moi, mais l'avoir partout „ ailleurs, comme le Roi l'a ordonné, & c'est à „ mon instance que Sa Majesté a trouvé bon, „ que j'en usasse, comme je ferai dans ma mai„ son, quoique Mr. le Cardinal de Richelieu, & „ même le Cardinal de Lion en usassent autrement „ avec lui-même & Mr. son Pere. (*Lettre du 9.* „ *Novembre*, 1659. *à Mr. le Tellier.*)

35

LETTRE XXXV.

Du Marquis de Castries.

(*Madame de Pompadour y repond par la Lettre XL*)

à Rhimberg, le 19. Octobre. 1760.

C'EST avec bien de l'empressement, Madame, que je fais part à toutes les bonnes Françoises des petits avantages des Troupes du Roi. Vous verrez par la rélation, que je joins ici, avec quelle valeur & quels succes elles ont combattu celles de Mr. le Prince Héréditaire. Les Brigades d'Auvergne; de Normandie, d'Alsace & de la Tour du Pin, ont soutenu le choc des Hannovriens avec une fermeté incroyable. L'affaire a commencée des quatre heures du matin. Pendant sa plus grande durée, elle n'a été éclairée que par le feu de la Mousqueterie, qui étoit très-vif, & c'est au point du jour, que j'ai vû combien ces Régimens avoient souffert. Les mouvemens, dont cette action à eté suivie, ne m'ont permis qu'aujourd'hui d'en rédiger le détail.

Parmi

Parmi une foule d'Officiers, qui fe font conduits avec la plus grande bravoure, je m'empreffe à nommer Mr. le Marquis de Segur, Meffieurs de Befenval, de Wurmfer & de Thiars. Beaucoup d'Officiers de l'Etat-major ont été bleffés; presque tous ont eû des chevaux tués fous eux. Je nomme encore Meffieurs de Rochambaud, de la Tour du Pin, de Pereufe & le Comte de Braniki. Ce jeune Polonois s'eft diftingué par une valeur & une intelligence, qui me font croire qu'il ne fera pas un homme ordinaire. Au furplus, voilà Wefel parfaitement à couvert. Tout ce qu'il y a de François dans cette Place, a montré pour fa défenfe un zele digne de toutes fortes d'éloges. La Garnifon n'étoit pas fuffifante. Cinq-cens Soldats convalefcens, & plus de quatre cens François, qui n'ont jamais fait le fervice militaire, ont demandé des armes & montrent la plus grande réfolution. Telle eft cette bonne & brave Nation, & vous conviendrez, Madame, qu'il y a plus de plaifir que de mérite, à vaincre avec de pareilles Troupes.

Je fuis avec refpect, &c.

P. S. M. le Prince Héréditaire continue

fa

sa retraite d'assez bonne grace. Je devois l'attaquer hier au matin. Mais il a profité de la nuit, pour faire repasser le Rhin à son Armée, à la reserve de son Arriere-garde, que j'ai fait suivre par Mr. de Chabot & Mr. de Fronsac. J'apprends en cet instant, qu'ils ont fait quelques prisonniers & se sont emparés du Pont de bateaux.

—o—o—36—o—o—

LETTRE XXXVI.

Du Marquis d'Ossun, (*) Ambassadeur à Madrid.

(*Madame de Pompadour y répond par la Lettre XXXIX.*)

à Madrid, le 10. Juin, 1761.

MADAME,

LE Mémoire, que j'ai l'honneur de vous envoyer, vous instruira parfaitement de ce que vous avez desiré de connoître. Il

(*) Nous avons mis: *Beaufort*, par inadvertance en tête de la Lettre XXXIX. de Madame de Pompadour, & 1760, au lieu de 1761.

Il ne manque au Traité que d'être signé & ratifié. Cette importante affaire, que l'on auroit tentée vainement sous Ferdinand VI. qui ne nous aimoit gueres, ne souffrira aujourd'hui aucune difficulté. Milord Bristol est à ce sujet d'une sécurité incroyable. Mr. de Sotomajor dit, qu'il n'y a point d'honneur à le tromper. Je n'ai rien négligé pour faire supprimer la Stipulation: *que nulles autres Puissances, que celles de la Maison de de Bourbon ne pourront être invitées ni admises à accéder au Traité.* C'est en effet une clause odieuse, qu'on pouvoit énoncer plus décemment, en stipulant: *qu'aucune Puissance ne seroit invitée ni admise, que du consentement des deux principales Parties contractantes.* Pourquoi écarter d'avance, comme des profanes, ceux qui pourroient par des vues pacifiques, ou d'amitié pour nous, aspirer aux avantages du Pacte de famille? J'ai envain représenté. On m'allégue des exemples & l'usage, sans me donner des raisons. Cette conduite du Conseil d'Espagne confirme une observation, que j'ai souvent eû occasion de faire. C'est qu'il péche autant par l'attachement trop opiniâtre à des maximes générales & anciennes, que l'on péche en France par le mépris qu'on fait & des générales & des parti-

ti-

ticulières, & des anciennes & des nouvelles.

Ce Pacte unit à perpétuité les deux Monarchies, sans préjudice de qui que ce soit. Les Anglois n'y sont pas même désignés. Il ne renferme aucune stipulation offensive, & la garantie qu'il contient de la part des deux Souverains, par rapport à leurs Etats respectifs, est absolument indépendante des causes & des événemens de la Guerre présente. Il n'y a point d'article secret, dont on puisse s'allarmer. Je m'attends cependant à voir les Anglois furieux, quand ils en auront connoissance, & je ne serois pas surpris, que leur emportement leur fit faire la démarche imprudente, de déclarer la Guerre à l'Espagne. Dans ce cas, cette Cour est résolue, à se conduire avec toute la fermeté & la dignité convenables.

Les uns disent, que le Portugal armera aussitôt en faveur des Anglois contre l'Espagne. D'autres, que cette Puissance se contentera d'être sur la défensive. Il me paroît que l'une & l'autre extrêmité sera également fâcheuse pour ce petit Royaume. C'est comme un vase de terre, qui ne peut manquer de se rompre, soit qu'il tombe sur une pierre, soit que la pierre tombe sur lui.

LET-

—o—o—37—o—o—

LETTRE XXXVII.

De Monſieur de Bussy.

(En réponſe à la Lettre XLIX. de Madame de Pompadour.)

à Londres, le 9. Septembre, 1761.

Madame la Marquise,

IL eſt preſque impraticable aujourd'hui de me ſoutenir convenablement dans ce Pays. J'éprouve tous les jours de nouvelles avanies de la part de la populace; elle a hier rempli mon Caroſſe d'ordures. Vous concevez combien de pareils procédés ſont peu aſſortis à mon caractere, & je ne me flatte d'y mettre fin, qu'en me retirant.

Les fêtes du Mariage ſont d'une magnificence, qui ne ſe ſent aucunement des malheurs de la Guerre. La jeune Reine eſt affable & bonne. Elle paroît ſe plaire dans ce pays-ci, & je crois qu'elle y réuſſira. Ce n'eſt pas une beauté; mais elle a un enſemble qui plaît, & malgré ſa grande jeuneſſe, on voit déjà qu'elle a beaucoup d'eſprit & un eſprit cultivé. Si vous faites uſa-

ge

ge de tout ce que j'ai l'honneur de vous mander-là, Madame la Marquise, je vous supplie de ne pas laisser entrevoir, que c'est par moi que vous le sçavez. Conservez-moi vos bontés & votre protection, & croyez que personne en France ne vous est plus dévoué que moi.

Je suis avec un profond Respect &c.

Notamanus.

NB. C'est probablement là un surnom, ou le nom d'une Terre de Mr. de Bussy, car le contenu de cette Lettre, & la réponse de Madame de Pompadour, ne permettent pas de douter, qu'il ne l'ait écrite. Comme le style en est un peu négligé, nous nous serions dispensés de la comprendre dans cette Collection, si elle n'avoit eu quelque rapport aux Affaires publiques.



LET-

—o—o—38—o—o—

LETTRE XXXVIII.

De Monſieur Berrier, Miniſtre de la Marine.

(*Madame de Pompadour y repond par le N°. XLVI.*)

Verſailles, le 2. Décembre, 1761.

Madame,

Ce que vous avez prévû, eſt arrivé. Tous les Ordres du Royaume s'empreſſent à ſuivre l'exemple des Etats de Languedoc. Ce zele, qui honore la Nation, ſe communique aux ſimples Particuliers. Les Sieurs de Montmartel, de la Borde, & ſix autres Financiers, viennent de m'apporter leur ſoumiſſion pour un Vaiſſeau de quatre-vingt Canons. Je ſuis ſûr, que l'énumération de tous les Corps, qui ont pris des réſolutions ſemblables, ne vous ennuyera pas. Les Compagnies des Réceveurs généraux, des Fermiers généraux, des Payeurs de Rentes, les ſix Corps des Marchands de Paris, la Ville de Paris elle-même, les Etats de Bour-

Bourgogne, les Adminiſtrateurs des Poſtes de France, la Chambre de Commerce de Marſeille, les Etats de Brétagne, le Clergé, ont fait ſucceſſivement de ſoumiſſions, pour donner chacun au Roi un Vaiſſeau de ligne, d'une force proportionnée à leurs facultés. Je m'attends encore à des actes de Patriotiſme, analogues à ceux-ci La Province de Languedoc s'eſt diſtinguée plufieurs fois, en donnant de pareils exemples. Il y a quinze ans, qu'elle leva à ſes frais le Régiment de Septimanie. Elle le donna au Roi & continue encore à l'entretenir. Cette marque ſenſible & touchante de l'affection des Peuples pour leur Souverain, ces témoignages de leur patriotiſme, & de l'intérêt, qu'ils prennent à la choſe publique, prouvent en même tems, combien ce Royaume a de reſſources, & combien l'union des ſujets, & leur amour pour leur Maître eſt puiſſant, même après de grands revers. Il y a des perſonnages mécontens & chagrins, qui s'impatientent de tout. Ils diſent, que ces réſolutions priſes par les Compagnies de Finance, ne prouvent rien, ſi ce n'eſt que des Particuliers obſcurs ont acquis des fortunes ſcandaleuſes. J'accorderai tout ce qu'on voudra. Mais je reſterai perſuadé, que ce n'eſt qu'un ſentiment très-

très louable, qui a pû leur suggérer ces actes de Citoyens, qu'il y a toujours dans le cœur du François une étincelle d'amour pour son Pays, qui ne s'éteint jamais, & qui l'embrase tout entier, pour peu qu'on l'excite à propos. Si quelqu'un répond, que tout ceci est l'ouvrage de la vanité, j'aurai pitié de cet infortuné, qui ne croit plus qu'il y ait des vertus dans le monde.

Je me ferai un plaisir, Madame, de procurer de l'avancement à Mr. de Courval, qui mérite en effet tout le bien, qu'on vous a dit de lui. Il est impossible de le faire Capitaine de Frégatte, au préjudice de ses Anciens. Mais avec l'ardeur & les talens qu'il a, je suis persuadé qu'il me fournira dans peu une occasion, de m'écarter des régles en sa faveur. C'est la vôtre, qui me soutient dans un poste, que des circonstances malheureuses rendent très-délicat. Contenuez-moi vos bontés, Madame la Marquise, ne vous laissez point prévenir par mes Antagonistes, & soyez persuadée de toute ma réconnoissance.

Je joins ici le bulletin de l'Assemblée d'hier. Vous y verrez, Madame, que tous les Prélats sont bons François, à l'exception d'un seul, qui est bon Jésuite. Il paroît, que le grand crime de ces Réligieux est leur

grand pouvoir. Il les rend en effet criminels. Il est une violation de leurs vœux. Par la tournure que prend cette affaire, j'ai bien peur, que mort ne s'ensuive.

——o——o——39——o——o——

LETTRE XXXIX.

De la Maréchale de Broglio.

(*Madame de Pompadour*, *y répond par la Lettre L.*)

Paris, le 25. Decembre, 1761.

JE ne vois que vous, Madame, qui soyiez sans passion, dans la malheureuse affaire, que Mr. le Maréchal s'est attirée par un excès de Patriotisme. Il n'y a donc que vous, qui puissiez réconcilier deux hommes, qui sont Citoyens l'un & l'autre, qui ne sont pas faits pour se haïr, & qui ne sont divisés aujourd'hui, que parceque l'un & l'autre a pour le bien public une passion peut-être aveugle. Mr. le Maréchal, chagrin des bruits fâcheux qui remplissent Paris, plus affligé encore du peu de succès de la Campagne derniere, a, dans un emportement de zele, redigé un précis des Opé-

Opérations, qui ont précédé l'échec du 16. Juillet. On a voulu trouver dans ce ſimple Expoſé des faits, des inſinuations peu avantageuſes à M. le Prince de Soubiſe. Celui-ci réplique, & ſa defenſe ſeroit admirable, s'il étoit attaqué. Il produit une Lettre, dans laquelle Mr. le Maréchal mande à M. le Prince de Condé: *de lui envoyer deux Brigades d'Infanterie, pour aſſurer ſa retraite, & de ſe retirer avec le reſte.* Voilà qui eſt précis: mais encore une fois, c'eſt par un mal-entendu que M. le Prince de Soubiſe croit être compromis. Il eſt donc inouï que l'on décide auſſi légerement qu'on veut le faire, que M. le Maréchal a fait une démarche inconſidérée, en entamant par écrit un procès de cette eſpece, & qu'on parle de l'exiler, ainſi que ſon Frere, en les privant tous deux de leurs Commandemens. C'eſt prononcer d'après des interprétations bien vagues & bien hazardées. C'eſt comme ſi j'ajoutois quelque foi à ces contes de Caillettes, ſuivant lesquelles la disgrace de mon mari n'a d'autre cauſe, que le projet que vous, Madame, & Madame la Princeſſe de M.... avez formé de renouveller la Charge de Connêtable en faveur de M. le Prince de Soubiſe. On ajoute, que vous ne pouviez y parvenir, qu'au

moyen d'un échec considérable, qu'auroit reçu M. le Maréchal, & que ce beau plan a empêché le Prince, de le joindre à Filingshausen; de sorte, qu'accablé par le nombre, il a été forcé à une retraite pénible & malheureuse, tandis qu'il avoit cru marcher à la victoire; que, malgré cette trahison, vous n'avez pû réussir, parceque le Roi, qui connoît le danger d'avoir un Officier aussi puissant, n'a jamais voulu en entendre parler. Voilà des bavardages, que je rends comme je les ai reçus, pour vous montrer le peu de cas, que je fais de tout ce qui n'est ni vrai, ni vraisemblable. Faites de même, Madame, & employez votre crédit à assoupir une affaire, qui n'auroit jamais dû être agitée. M. le Maréchal ignore la démarche que je fais; je desire, qu'il n'en soit jamais instruit. Quels que soient les motifs, qui me l'on dictée, il ne me la pardonneroit pas.



LET-

—o—o——40——o—o—

LETTRE XL.

Du Baron de Breteuil.

(Madame de Pompadour y répond par la Lettre LIV.)

Petersbourg, le 24. Mai, 1762.

Madame,

La mort d'Elisabeth a en effet occasionné une grande révolution dans les Affaires. Son Successeur, malgré ses protestations de persister dans l'ancien Systême, affecte de se conduire par des principes entierement contraires à ceux de cette Princesse, & vous êtes sans doute instruite de sa défection. La suite de ses Opérations est analogue à cette démarche. Les Ministres de ce Prince m'assurent, que son Traité de Paix avec le Roi de Prusse ne contient aucune stipulation préjudiciable à un tiers. Mais je sçais, à n'en pouvoir douter, qu'il a promis de donner à Sa Majesté Prussienne un Corps de vingt mille hommes, pour la garantie de ses Etats. Ces Ministres disent eux-mêmes tout bas, que l'enthousiasme

de leur Maître pour ce Prince est trop violent, pour pouvoir durer; mais que tous ceux, qui composent ses Conseils, ont été forcés de céder à son impétuosité. Ils tâchent cependant, tout en suivant le torrent de ses passions, d'agir systématiquement, autant qu'il sera possible. Comme il nous déteste, & qu'il ne peut souffrir les Suédois, je sçais, qu'ils méditent de former un Congrès, pour rétablir sous sa médiation les affaires d'Allemagne. La Suéde s'est mise par sa défection dans le cas, de ne pouvoir s'opposer efficacement à ce projet, que nous devons nous-mêmes empêcher, autant que nous le pourrons, pour éviter de perdre le peu de crédit qui nous reste en Allemagne. Ce Prince, toujours violent dans ses projets & sa conduite, publie hautement, qu'il va se mettre à la tête des Troupes, qu'il veut employer contre le Dannemarc, & il a invité par un Mémoire tous les Ministres étrangers, qui sont à la Cour, à l'accompagner dans ses Etats d'Allemagne. Il ne porte que l'uniforme Prussien; la plûpart des personnes disgraciées sous les Regnes précédens sont rappellées. Dans le nombre il en est, dont le retour ne peut nous être indifférent. Ce sont Messieurs Biron; quelques-uns disent, qu'ils jouiront de la

plus

plus grande faveur. D'autres assurent que le nouvel Empereur veut uniquement tirer du Pere une renonciation au Duchés de Courlande & de Semigalle, pour en procurer ensuite l'investiture à son parent, le Prince George de Holstein. De façon ou d'autre il me semble, qu'on médite quelque projet défavorable au jeune Prince de Saxe, qui regne actuellement en Courlande. Mais il est adoré de ses nouveaux sujets, & l'on dit que la Noblesse, lasse du Gouvernement de ses Prédécesseurs, se portera à toutes sortes d'extrêmités, plûtôt que de le perdre.

Le Portrait de la Czarine n'est point encore fini. Dès que le peintre me l'aura livré, je l'enverrai en France par le premier Vaisseau, qui s'y rendra, ou qui fera voile vers la Hollande. Je ne sçais par qui cette Princesse a sçu, que je faisois faire son portrait. Quelqu'un m'a dit de sa part, à cette occasion, des choses extrêmement honnêtes. Elle aime véritablement la Nation & je suis persuadé, que si jamais les circonstances le lui permettent, elle en donnera des preuves. Elle a aussi des qualités, qui doivent lui concilier l'estime & l'attachement des François.

Le Trafiquant Renaud a dû vous remettre

les Zibelines, que vous avez desirées, Madame la Marquise. Je souhaite, que vous en soyiez contente. Vous recevrez incessamment les peaux de moutons de Sibérie, dont vous voulez faire faire un tapis de pied. Vous ne m'en avez pas fixé la quantité; mais je ne puis croire, que ce soit pour votre Sallon, & je n'ai envoyé que de quoi garnir un petit Cabinet.

——o——o——41——o——o——

LETTRE XLI.

Du Maréchal, Prince de SOUBISE.

(En réponse à la Lettre LVIII. de Madame de Pompadour.)

Au Camp de Landwerhagen, le 15. Juillet, 1762.

L'AMITIE qui nous unit, Madame, me fait garder le silence sur la tournure un peu singuliere de votre derniere Lettre, & j'attribue à votre Patriotisme, des expressions, que je trouverois fort déplacées de la part de toute autre. J'y suis d'autant plus disposé, qu'une foule de petits succès particuliers rendent aux armes du Roi, ce qu'elles ont perdu à Wilhelmsthal,

&

& doivent nous consoler de cet échec. Il a d'ailleurs été bien moindre, que des mal-intentionnés ne le publient. Le Corps détaché pour éclairer les ennemis, a fait, sous l'Officier-général qui le commandoit, plusieurs charges très-vives, ou sa Cavalerie a fait des merveilles, & ses succès n'auroient rien laissé à desirer, si la gauche avoit été conduite avec la même prudence, car la bravoure n'a pas été moindre. Je joins ici le détail des avantages consécutifs, que nous avons remportés depuis cette affaire. Vous y verrez, que la reddition de Marpurg ne nous a couté qu'une demie-douzaine de bombes. Je réponds que Cassel tiendra encore au moins quatre mois, quelle que soit l'issue des Opérations actuelles. Ainsi, Madame, jusqu'alors, que vos oisifs de Cour nous fassent grace de leurs inquiétudes. Quant aux larmoyans Vieillards, qui comparent avec tant d'amertume le Regne de Louis XIV. avec celui-ci, qu'ils fassent en même tems attention au repos intérieur, dont la France a joui depuis le dernier Roi. A peine l'ennemi a-t-il mis le pied sur nos frontieres. De toute cette guerre il n'en a point approché. Mais tous ces heureux fainéans traitent les Rois, comme les Sauvages traitent le soleil. Ils ne font pas at-

F 5 ten-

tention, qu'il les éclaire & les échauffe pendant des années. Ils ne lui en ſçavent aucun gré. Vient-il à s'éclipſer un moment? ils l'accablent d'injures & l'inſultent par leurs cris.

Il faut rendre en effet juſtice à Milord Granby. C'eſt un Officier rempli d'intelligence & de courage. Mais il a préſentement en tête quelqu'un, dont je ne fais guères moins de cas. C'eſt Mr. de Guerchi, dont les manœuvres l'obligent à ſe tenir ſur la rive gauche de l'Eder.

Un Courier, qui eſt paſſé ce matin dans les environs, y a répandu la nouvelle d'une étrange Révolution, arrivée en Ruſſie. (*) Il eſt bien à deſirer, qu'elle ſe confirme, car l'Impératrice eſt bonne Françoiſe, & je ſuis perſuadé qu'elle tiendra une conduite toute oppoſée à celle de Pierre III. Nous aurons des notions un peu plus claires ſur cet événement avant peu, & j'aurai l'honneur de vous en faire part.

(*) De cette Revolution on trouve un Précis très veridiquement écrit par un Officier allemand, qui en étoit temoin oculaire, dans un Livre, intitulé. *Anecdotes Ruſſes, ou Lettres d'un Officier, allemand, à un Gentilhomme Livonien*, écrites à Petersbourg en 1762.

LET-

de consolation. Otez lui son air capable & suffisant, sa vanité, son ignorance, & c'est un homme tout comme un autre. Mais j'ai bien peur, qu'il ne persiste dans son impénitence.

Dieu veuille que nous ayions la Paix ma chere Marquise, & que ce Duc de B... soit bien traitable. L'horrible chose que la Guerre. On dit que celle des deux Nations, qui a fait le plus heureusement la Guerre, n'en est pas moins ruinée pour toujours. Quant à l'autre .... tant de ravages, tant de sang, & nul avantage réel pour personne, cela fait frissonner. Nos généreux Défenseurs combattent, tandis que nous, au sein de Paris, nous vivons oiseusement, nous allons à la Comédie, au Boulevard, aux Thuilleries; nous faisons de jolis soupers, & ne connoissons tout ce qu'ils souffrent, que par des rélations. Cependant ils périssent, ces bons & braves Citoyens. La Paix renaît au prix de leur sang. Nous en jouissons, tandis qu'eux, dont la valeur nous la procure, n'en peuvent plus récueillir les avantages. Comme j'aime à écouter un vieux Militaire, qui me conte ses Campagnes! Je ne conçois pas qu'il puisse ennuyer; & s'il ennuye, je veux du moins qu'on le paye d'une partie de ses souffrances,

ces, en l'écoutant d'un air d'intérêt, & en lui accordant la récompense la plus digne de la valeur guerriere, l'admiration. Ce bon Chevalier de...., qu'on trouve si ennuyeux, eh bien, il m'amuse, il peut conter autant qu'il lui plaira, sans jamais me faire bâiller. Il m'a dit hier des choses charmantes, mais je ne les ai sçues, qu'après avoir écouté bien en détail tout le Siége de Mahon. Or voici ce qu'il m'apporte d'Amiens en poste. Il y a beaucoup vû Gresset. Il en est enchanté. C'est toujours un de nos plus jolis versificateurs. Il n'est pas si désœuvré dans sa rétraite, que nous pourrions bien l'imaginer. Il a fait deux nouveaux Chants au Ver-vert. Le Chevalier, qui en a entendu la lecture, en a retenu plusieurs tirades, qu'il m'a répetées. Rien de si ingénieux. Tenez, il faut que je vous en donne un échantillon. Il peint l'ouvroir des Nonnes, où Ver-vert est apporté.

L'une découpe un Agnus en losange,
Ou met du rouge à quelque Bienheureux,
L'autre bichonne une Vierge aux yeux bleus,
On passe au fer le toupet d'un Arcange.
Ver-vert paroît &c.

Peu-

Peut-on rien de plus joli? Eh bien, après demain je vous en dirai cent vers, comme ceux-là. Quel dommage, que l'Auteur ne veuille pas publier ce joli Poëme. Point de lamentations fur la décadence du goût, ma bonne amie; nous avons toujours des Poëtes charmans. Mais c'eft que l'abondance nous fait paroître pauvres. La foule des bons Ecrivains eft fi grande dans tous les genres, que l'on remarque à peine aujourd'hui ceux, qui dans d'autres tems auroient paffé pour des prodiges. Je vous remercie bien de cette Allégorie charmante de Voltaire. Il n'a jamais été plus aimable; mais dites-moi, pourquoi ces deux noms Vifigots de Macare & Théleme? Laujon dit que c'eft du grec. Grec lui-même.

J'ai été toute faifie, en apprenant l'emprifonnement de M. de Lally. Il y a trois jours, que je l'ai vû; il plaifantoit lui même fur ce qu'on lui impute. On dit qu'il dépendoit de lui de fuir; qu'il na pas voulu. Il me femble, que c'eft déjà un préjugé en fa faveur. On s'étonne de ce que cette affaire n'eft pas portée tout fimplement à un Confeil de Guerre; car parmi les crimes, dont on l'accufe, ceux qui pourroient être punis capitalement, ne font pas du reffort du Parlement. Cependant on augure bien

de

de cette transgreſſion des formes. On dit que l'accuſé, qui ne pouvoit attendre que de la ſéverité de la part d'un Conſeil de Guerre, éprouvera plus d'indulgence de la part du Parlement. Ainſi, ma chere Marquiſe, toujours des coupables, toujours des crimes dans cet Univers! Quand j'étois jeune, on ne parloit comme aujourd'hui que de reforme; j'avois la tête remplie d'idées de perfection; je croyois que tout alloit devenir juſte, qu'il n'y auroit plus de guerre, plus de procès, plus de révolutions, plus rien à faire que de s'amuſer & s'aimer; mais je vois bien, que c'eſt tout comme alors, & qu'un tems ne vaut pas mieux que l'autre. Adieu, mon amie, je deviens bien raiſonneuſe.



—o—o—45—o—o—

LETTRE XLV.

Du Duc de Choiseul.

(*Madame de Pampadour y répond par la Lettre LIX.*)

Paris, le 4. Septembre, 1762.

Madame,

Notre ami eſt parti ce matin, avec toute la Pompe ambaſſadoriale, & je vous réponds, qu'il ſoutiendra ſon caractere encore mieux par ſa conduite que par ſa magnificence. Les Anglois, pour cette fois, ſont vraiment las de la Guerre, & c'eſt ce qui lui procurera de grandes facilités dans ſa Négociation. Mais nous n'aurons pas ſi bon marché du Roi de Pruſſe, que j'avois cru d'abord. La révolution de Petersbourg nous annonçoit un changement total dans le Syſtême de cette Puiſſance. Nous ſommes bien détrompés par une déclaration, ſuivant laquelle la Czarine ne veut point ſe mêler de la Guerre, ſi elle n'y eſt forcée. Elle ajoute, qu'elle emploiera avec joye ſes bons offices auprès de toutes

toures les Puissances belligèrantes, pour les porter à une pacification équitable. Je conçois que cette Princesse ne peut s'affermir, qu'au milieu du calme & de la paix, sur un Trône acquis d'une maniere aussi périlleuse. Mais nous n'en sommes pas moins déterminés, à rejetter ses bons offices. Elle nous fait une infinité de petites chicanes sur le titre de Majesté *Impériale*, & quoique ces miseres-là ne méritent pas d'arrêter les affaires de quelque importance, cependant nous devons cesser d'être si faciles, dès que les autres en font des Affaires d'Etat, ou les demandent avec trop de hauteur, & refusent opiniâtrement de se conformer à ce qui s'est pratiqué antérieurement. Cette minutie ne mérite réellement pas toute l'attention, que vous y donnez. Je vous dirai cependant, puisque vous le voulez, qu'il y a dans le monde dix à douze Empereurs. Celui de Turquie, & c'est à mon avis le seul, qui puisse sensément prendre ce titre, celui d'Allemagne, celui du Mogol, celui de Maroc, celui de Russie, celui de la Chine, celui du Japon, celui de Siam, celui de Perse, celui des Abissyns, celui de Monomotapa; & peut-être plusieurs autres, qui ne méritent pas l'honneur d'être nommés. Les uns ont

un

un Empire grand comme l'Isle de France; les autres ont pour ſujets des êtres peu différens de votre Orang-Outang. Ceux-ci jouiſſent, comme Empereurs, d'environ cinq-cens Ecus, que leur payent annuellement d'infortunés Hébreux, pour être tolerés, & du reſte leur Empire n'a pas un pouce d'étendue. Ceux-là ſont réellement plus puiſſans: mais ils n'en ont pas plus de droits que vous, ni moi, ni tous les autres, à un Titre, dont les Romains décoroient les Généraux de leurs Armées; à un Titre, qui n'eſt plus qu'une chimere, puiſque le pouvoir, auquel il étoit joint, n'exiſte plus. Sous ce point de vûe, nous n'avons pas fait de grandes difficultés de l'accorder à la Ruſſie, quand elle l'a demandé, & nous le diſtinguons ſi peu de celui de Roi ou de Czar, que nous le donnerons, auſſi aiſément que le Titre de Kan ou de Sophi, au premier Roi qui en voudra, pourvû qu'il nous accorde les Réverſales, que les Ruſſes n'ont jamais refuſé de nous dònner avant cette Epoque, & qui aſſureroient à jamais notre poſſeſſion, quand même elle ſeroit moins bien conſtatée. Aujourd'hui cette Puiſſance nous demande de nouvelles formules, inconnues chez nous. On veut que toutes les adreſſes portent: *à Sa Majeſté Im-*

elle a fait jusqu'ici, chez cet homme. Je ſuis trop vangé, car il eſt ruiné, ſi je n'y mets ordre.

La Mer, les fatiques, le travail forcé, m'ont rendu tout vaporeux pendant la route. J'avois presque perdu l'uſage de mes yeux. Mais depuis mon arrivée ici je me trouve mieux, & puisque vous voulez abſolument des nouvelles de mes nerfs, je vous dirai qu'ils n'ont jamais été ſi traitables. Faſſe le Ciel, que j'en puiſſe dire autant des gens de ce pays-ci. Au reſte, le début eſt brillant. La Nation me comble d'honnêtetés: je veux dire; la partie ſenſée de la Nation. Je ne ſçaurois trop me louer de l'accueil, que m'a fait le Roi. J'ai voulu moi-même dépoſer vos Offrandes aux pieds de la Divinité tutélaire & pacifique, dont nous attendons notre ſalut. Cette grande Perſonne a paru très flatté de votre attention & je vous porte les remercimens qu'elle m'a chargé de vous faire. Je crois que ſi elle continue à protéger nos bonnes intentions avec la même vivacité, je ne partirai pas d'ici ſans avoir rempli ma miſſion avec quelque ſuccès. Elle entend très-bien les affaires, & je trouve presque autant de plaiſir à en parler avec elle, qu'avec une autre Dame, qui joint à ce mérite des qualités, qui

qui m'avoient parû longtems bien peu faites pour y être unies, mais....

Le Donne son venute in eccellenza
Di ciascun'arte, ove banno posto cura.

J'espere, que la Victoire de Joannesberg pourra contribuer à lever quelques difficultés. J'ai appris cette bonne nouvelle à mon arrivée ici. J'ai vû avec un plaisir infini, combien tous les gens, que j'aime le plus, ont été brillans. Le trait de M. de Conflans est unique & lui fait bien de l'honneur. Je suis sûr que vous avez dit encore une fois: Ce ne sont pas les mêmes hommes qui jouent la Comédie & ont des petites Maisons.

—o—o—47—o—o—

LETTRE XLVII.

Du Comte D'AFFRY.

à la Haye, le 10. Octobre, 1762.

MADAME,

UNE petite avanture, comme il nous en arrive trente dans l'année, vous attire une importunité de ma part. Ce ma-

tin on fait entrer chez moi, un jeune homme de bonne mine, très ſimplement vêtu. Une femme d'environ dix-huit ans, & qui ſembloit accablée de laſſitude, s'appuyoit ſur lui d'un bras & portoit un enfant ſur l'autre. C'eſt elle qui vous porte cette Lettre. Faites-la entrer, & dites-moi, ſi elle n'eſt pas intéreſſante. Nous ſommes François, me dit le jeune homme: nous voudrions retourner dans notre patrie; mais ce n'eſt que par la protection .... Il ne put achever, tant ſon embarras devint grand. Je vais vous dire notre hiſtoire, me dit la jeune Femme, les yeux baiſſés, en rougiſſant un peu & avec de petites graces, qui me prévinrent d'avance, que leur faute étoit de la nature de celles, que je ſuis trop porté peut-être à excuſer. Voyons, Madame, ſi je vous rendrai le déſordre aimable de ſa narration. „ Il y a deux ans... Il n'en „ avoit que vingt alors, & l'on eſt bien „ jeune à vingt ans..... Il étoit Soldat; „ il avoit eû la permiſſion de venir paſſer „ ſix mois chez nous, à cauſe d'une bleſ- „ ſure. Il venoit travailler, comme gar- „ çon Ménuiſier, dans la boutique de mon „ pere. Il eſt très-habile, & mon pere „ diſoit toujours: *Je prendrois, ce garçon-* „ *là pour mon gendre, ſi je n'étois pas ſi ri-* „ *che.*

„ *che*. Enfin, j'entendois tout le monde
„ en dire du bien, & puis les foirs nous
„ chantions enfemble, pendant que je filois;
„ il nous contoit auffi la prife du Port Ma-
„ hon & la guerre contre les Hannovriens.
„ Il y a été bleffé trois fois.... Je voyois
„ bien, qu'il avoit de l'amitié pour moi,
„ & j'en pris pour lui.... Monfeigneur,
„ vous fçaurez.... Il faut tout dire à
„ Monfeigneur, n'eft-ce pas, mon ami....
„ Monfeigneur, il nous arriva un acci-
„ dent.... " Imaginez-vous, Madame la
Marquife, un regard jetté fur l'enfant, &
dans ce regard tout ce qu'il y a de plus co-
mique & de plus touchant à la fois, & vous
fçaurez la valeur de cet *accident*. „ Je craig-
„ nois tant mon pere! je forçai mon ami
„ à fuir. Il ne vouloit pas; & moi-même,
„ par réflexion, je ne voulois pas non plus
„ en faire un Déferteur. Je m'enfuis toute
„ feule, en lui écrivant que j'allois mou-
„ rir. Je voyageai longtems, & un foir,
„ comme j'allois toucher la frontiere, il
„ me joignit: je tremblois de joye & de
„ frayeur. Enfin nous fortîmes heureufe-
„ ment du pays. Il fut le premier à cher-
„ cher un Prêtre; nous fommes actuelle-
„ ment mariés, & voici notre enfant....
„ Nous avons jusqu'aujourd'hui vécu de no-

„ tre travail. Nous avons vû bien de Pays.
„ Mais qu'ils sont différens de la France!
„ Que nous serions heureux, si nous pou-
„ vions y rentrer... Mais, il faut obte-
„ nir du Roi la grace de mon mari." ....
„ Et de ton pere la tienne," interrompit
le jeune Déserteur. D'où êtes-vous?„ Mon-
„ seigneur, elle est fille d'un Ménuisier de
„ Meudon, & mon Pere est un des Jardi-
„ niers de Madame la Marquise à Bellevue."
Voilà un nouveau motif, de m'intéresser à
eux; sur le champ j'écris, j'écris, mais je
n'ai foi qu'en vous, Madame. Faites la
paix de cette jolie enfant avec son pere. Et
moi, j'espere, qu'en faveur des trois bles-
sures, je ferai celle de son mari avec le Roi.
Et comment voyagez-vous, mes amis?
„ Monseigneur, il porte notre enfant sur
„ son bras." „ Monseigneur, elle va à
„ pied." Quoi, si délicate & si loin? Ah!
„ si vous sçaviez ce qu'elle a déja souf-
„ fert!" .... Et lui donc? vous ne
„ sçauriez vous imaginer! ...." Je ne suis
pas riche, mes enfans, cependant je vous
ferai cheminer plus commodement. Où
attendrez-vous votre grace? „ En Suisse,
„ Monseigneur, parceque mon Régiment
„ est à Besançon." En Suisse! allez loger
dans le vieux Chateau de Wallentshal, chez
mes

mes bons & anciens parens. Dites-leur que vous m'avez vû.... Vous pouvez imaginer, que j'étois extrêmement émû; sans enfantillage cependant, & j'en étois tout fier. Mais ce couple intéressant étoit tout attendri. Ce sont deux belles ames, dans cette Classe, je vous proteste. On me prit les mains: on me les pressa. „ Monsieur, „ que de bontés! nous donnerions notre vie „ pour vous." Rien, mes amis, rien.... Alors, par je ne sçais quel hazard, l'enfant me caressa avec ses petites mains. Je suis vieux, mais sensible comme à quinze ans. Aussitôt la digue se rompit. Je fus contraint de leur tourner brusquement le dos, en leur balbutiant de s'en aller; & ils m'auront pris pour un insensé, ou, s'ils ont vû mon trouble, pour un enfant, car, en vérité, toutes ces puérilités ne sont pas d'un homme.

Croirez vous, Madame la Marquise, qu'on voit avec peine dans ce pays-ci les approches de la Paix. Il étoit si commode pour les honnêtes Hollandois, de faire tout le Commerce de l'Europe sans inquiétude, tandis que les autres Nations s'égorgeoient! Dieu veuille, que cette Paix soit de durée. Je souhaite de me tromper; mais je m'attends à voir recommencer la Guerre dans deux ou trois ans d'ici.

48

LETTRE XLVIII.

De Monsieur D'ALEMBERT.

(A la quelle Madame de Pompadour répond par la Lettre LXXV.)

MADAME,

JE sçais, que vous avez été informée des offres, que l'Impératrice de Russie a bien voulu me faire. On m'a dit encore au *Temple*, que vous vous intéressiez à la résolution, que je prendrois. Elle m'a été dictée par ma mauvaise santé, & par la médiocre opinion que j'ai de mes talens, pour être l'Instituteur d'un grand Prince. Je suis flatté de l'honneur, que l'Impératrice m'a fait, en jettant les yeux sur moi. Je me croirois heureux de contribuer en quelque chose au bonheur d'une Nation, qui a tant d'influence aujourd'hui sur les affaires de l'Europe, en rendant son Souverain juste, pacifique, modéré; en lui apprenant à respecter la foi des Traités, les droits sacrés de ses sujets, à se contenter de ses possessions, sans envahir celles d'autrui, quelqu'avantage & quelque facilité qu'il y trou-

vât;

vât; à ne point manquer de fidélité à un Allié utile & loyal; à ne point opprimer le plus foible, avec le fecours du plus fort; à ne point abufer d'une médiation frauduleufe pour dépouiller un vaincu de concert avec le vainqueur, à ne point fe prévaloir de ces prétentions illufoires ou furannées, qui ne manquent jamais aux ambitieux; à refpecter la foi jurée au malheureux; à ne point violer par des Arrêts iniques la fainteté des Tribunaux; à ne point exciter par une avidité déméfurée la jaloufie de fes voifins; à ne pas.... Enfin, Madame la Marquife, je vois parfaitement bien d'ici, tout ce qu'il faudroit lui apprendre; mais je ferois peut-être bien embarraffé, s'il s'agiffoit de mettre la main à l'œuvre, & fi jamais le Prince, que j'aurois élevé, devenoit injufte, violent, ufurpateur, Tyran, j'en mourrois de douleur.



—o—o—o—49—o—o—o—

LETTRE XLIX.

De la Comteſſe de BASCHI.

(En réponſe à la Lettre LXXXIV. de Madame de Pompadour.)

Paris, le 5, Novembre, 1762.

VOUS devenez bien triſte, ma chere amie; vos diſcours, vos Lettres, vos actions, tout porte une empreinte de mélancolie, qui m'afflige beaucoup. Vous éprouvez de l'ingratitude de la part de tous ceux, que vous avez ſervis. Ils cherchent à vous nuire par tous les moyens poſſibles. Ce ſont là de vrais malheurs. La Maréchale ſe ſert contre vous de la faveur, que vous lui avez procurée. Tout cela eſt monſtrueux. Mais vous, mon amie, vous, dont l'ame eſt belle & généreuſe, ayez l'orgueil de pardonner. Il faut dans la poſition, où vous vous trouvez, vous roidir contre les tracaſſeries, les jaſeries, les perfidies; faire des heureux, au riſque de faire des ingrats, & du reſte vous en tenir à un petit nombre de vrais amis. Je vous réponds de deux ou trois, qui vous ſont attachés pour la vie.

J'ai

J'ai vû l'envie s'emporter à tant d'horreurs, imaginer des impoſtures ſi atroces, que je ne ſuis plus étonnée de rien. Du moment, que vous avez voulu jouer un rôle, vous avez dû vous attendre à ſes traits. Je vous plaindrois, ſi vous étiez ſans ennemis, car il faudroit en conclurre, que vous êtes ſans faveur. Laiſſez-les nourrir leur vaine rage, & n'y ſongez, que pour faire encore mieux qu'auparavant.

Adieu, mon amie, aimez-moi; dites-le moi; c'eſt-là un bien, qu'aucun autre n'égale. L'amitié n'eſt faite que pour les belles ames. Ceux qui n'y croyent plus, ne ſont pas dignes de l'éprouver. Parmi une foule de ſouhaits extravagans, j'ai ſouvent formé celui de paſſer une fois pour morte, & d'entendre le bien qu'on diroit de moi. Car je ſuis bonne, & je crois, qu'on n'auroit pas beaucoup de mal à en dire.... *Mais, ſi on en diſoit?* eh bien! cela me ſerviroit à me corriger. Adieu, mon amie; je vais au Concert ſpirituel. C'eſt encore un plaiſir, que vous ne connoiſſez plus. On feroit en vérité dix infortunées de toutes les privations, aux quelles vous vous êtes ſoumiſe. Mais on feroit mille heureux avec les dédomagemens.

——o——o——50——o——o——

LETTRE L.

De la Comteſſe de BASCHI.

(En réponſe à la Lettre LXXXV. de Madame de Pompadour.)

à Eſſonne, le 15. Novembre, 1762.

BRETON m'a trouvée ici, ma chere amie, où une colique affreuſe m'a forcée de m'arrêter; il m'a remis la Lettre, dont vous l'aviez chargé pour moi. A peine étiez-vous partie de Fontainebleau, que Vaſſé y eſt arrivé. Rien de ſi beau, que le modele, qu'il venoit vous montrer! Beaucoup de gens en ont porté le même jugement; mais avec quelques reſtrictions. Et cependant, ma chere amie, de mon autorité privée j'ai réſolu, que vous ne le verrez point. De tous les chagrins, que vous avez éprouvés, le plus vif eſt celui que vous a cauſé la perte de votre enfant. Elle n'eſt plus, la pauvre Alexandrine! Mais vous n'avez pû l'oublier. A quoi bon renouveller votre affliction par la vûe de ſon tombeau? Rapportez-vous en à moi, pour diriger l'Artiſte. Bien des Connoiſſeurs m'ont

m'ont déja fait part de leurs obſervations; & Vaſſé, à qui je les ai communiquées, convient de leur juſteſſe. On trouve, par exemple, cette figure de l'innocence trop décolletée. Il y a infiniment d'eſprit dans l'action de ces Génies, qui jettent dans la tombe leurs flambeaux éteints & les Symboles des Talens, où cette chere enfant excelloit. Son Buſte, cependant, caché par ce grouppe, n'eſt plus l'objet principal du Monument; Vaſſé m'a promis de diſpoſer les Figures de ſorte, qu'il ſe trouvera mieux en vûe, & alors il aura fait un chef-d'œuvre.

Quel eût été le bonheur de celui, que vous auriez choiſi pour l'époux d'une créature auſſi accomplie! C'eſt ce que je diſois hier au Maréchal, qui eſt venu me voir. Il s'eſt bien apperçu de mon intention, & comme il n'eſt jamais en reſte, il m'a dit en ſouriant: ,, Madame veut ſans doute ,, parler de mon fils. Eh bien, je lui dirai, ,, que je n'aurois pu faire ce mariage, quand ,, même je l'aurois deſiré. Mon fils a des ,, grands parens, dont il doit, par devoir, ,, reſpect & décence, demander l'aveu, ,, pour former un établiſſement. Ils ont ,, refuſé leur agrément, & mon fils a dû ,, renoncer à Mademoiſelle d'Eſtiolles ". Il m'eſt venu du monde au même inſtant,

 &

& je n'ai pû en ſçavoir d'avantage. J'imagine, cependant, que le Maréchal vouloit parler de l'Empereur.

Je ſuis partie de Fontainebleau, très peu de tems après vous, comme vous voyez, ma chere amie; mais je ne crois pas quitter cette bicoque avant demain. Le plaiſir de m'entretenir avec vous, me fait oublier les douleurs les plus aigues. Je me ſens cependant ſi fort abattue, que je n'aurois jamais la force d'aller en carroſſe. Je fais préparer un bâteau, qui me tranſportera à Paris, quoique je craigne horriblement les voyages par eau.

Votre confiance m'eſt bien chere, mon amie, conſervez-là moi. Faites-moi part de tout ce qui vous touche; dites-moi vos rêveries mêmes. Je vous en dirai franchement mon avis. Je n'approuve point, par exemple, celle que contient votre Lettre d'hier. Si des événemens invraiſemblables vous conduiſoient jusques-là, qu'en réſulteroit-il pour votre bonheur? Un plaiſir de douze ou quinze jours pour votre vanité, c'eſt quelque choſe, j'en conviens. Mais, jettez les yeux au delà, & puis deſirez.... Modérez vos ſouhaits, mon amie. Vous avez à votre diſpoſition une mine inépuiſable de bonheur. Exploitez là. Faites du bien.

F I N.

LETTRE PASTORALE

A MADAME LA MARQUISE

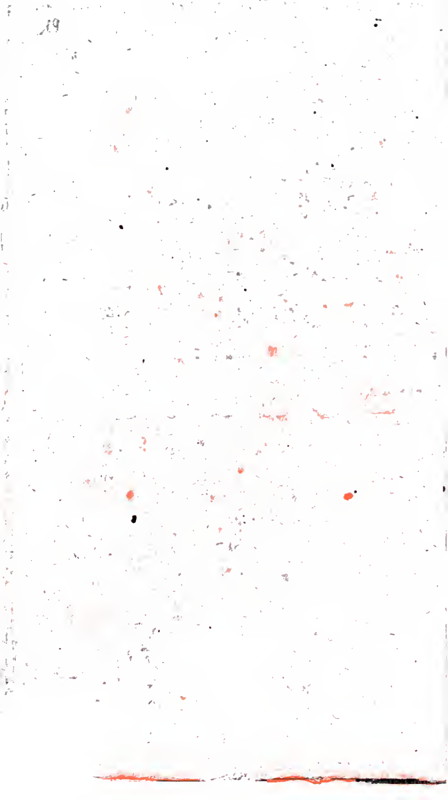
DE

POMPADOUR,

PAR L'ABBÉ DE

BERNIS.





LETTRE PASTORALE

A MADAME LA MARQUISE

DE

POMPADOUR,

PAR L'ABBÉ DE

BERNIS,

Comte de Lion, Ambassadeur de France, auprès de la République de Venise.

Accipe Artes. JUV. SAT.

MADAME,

APRÈS vous être assez longtemps amusée de mes couplets & de mes gentillesses, vous voulez bien me placer dans une carrière plus brillante. Vous ordonnez Madame, & le Roi obéït; & par un prodige de Fée, qu'on siffleroit jusque sur le Theâtre Italien, le Chansonnier de la Cour de Louis XV. se voit assis au milieu des Belle-isles & des Chavignis. Je l'avoue-

rai;

rai; j'ai de la peine à concevoir cette revolution singulière; elle me paroitroit un songe, si déjà je ne sentois en moi des sentimens, qui ne peuvent être que des effets de ma métamorphose. Mon mérite se dévelope; tous les jours je remarque quelque nouvelle qualité, qui entre essentiellement dans la composition d'un Ambassadeur François. Déjà je me trouve un grand fonds d'étourderie, beaucoup d'impertinence, & une grande opinion de mon savoir faire. Le peu de bon sens, que Gresset m'avoit donné, se dissipe, Dieu merci, à vûe d'œil; & j'espère que dans peu il ne m'en restera pas plus qu'à mes Collègues: joignez à tout ceci l'ignorance la plus profonde, qu'on puisse trouver, & vous verrez que je suis à la veille de figurer parmi les Représentans de Louis XV; aussi je ne m'amuse plus à la bagatelle; ma muse m'abandonne, elle me fuit; & au lieu de repandre la gayeté dans un cercle de jolies femmes, je leur donne des vapeurs par des discours politiques. Hier, en méditant un couplet sur les hémorrhoïdes du pauvre d'Argenson, j'ébauchai (sans le savoir) ma harangue au Senat de Venise, & aujourd'hui encore, que je voulois chanter vos illustres Amours, j'ai composé un vaste mémoire

sur

fur la fource des malheurs de la France. Enfin je ne me connois plus, & me cherche moi même: Mais, Madame, que votre difcernement eft rare! Qu'il eft perçant! Jamais je ne me ferois cru entiché des qualités d'un négociateur; jamais faifeur de dédicace n'auroit ofé me les foupçonner; Vous feule, Madame, avez fçu les démêler dans mon cœur, de même que vous avez fçu jadis trouver des vertus guerrières à Richelieu: des talens à St. Conteft: une nuance d'honnête homme à Mr. le Controlleur Général. Me voila donc, graces à vous, érigé en Ambaffadeur. On va me confier les intérêts du Royaume, à moi, que l'Evéque de Mirepoix, n'avoit pas jugé capable de manier ceux d'une petite Abbaye. Enfin je pars; mais avant de me mettre en route, fouffrez, Madame, qu'en figne de la plus vive reconnoiffance, j'aye l'honneur de vous tracer par cette lettre, quelques unes de ces Inftructions, que je vous ai tant de fois recommandées. Vous êtes dans le pofte le plus chancelant du monde. Elevée au deffus de toute la Cour, vous êtes à la fois l'objet de fon encens, de fon envie, & de fes embuches fécrettes. Ce n'eft que par une conduite irreprochable, que vous pouvez rompre les efforts

de vos rivales, & de vos ennemis. Avant tout, ne partagez pas vôtre tendresse. Loin de vous, tous ces fats doucereux, qui ne végètent que pour s'établir la reputation d'aimables, sur les débris de celle de vingt fémelles innocentes. Point de minauderies, point de souris dérobés. Croyez moi, il n'est rien de si juste, que de conserver votre cœur tout entier à un Prince à qui vous avez fait perdre celui de ses sujets. Beaucoup de complaisance pour votre Amant-Roi. Une resistance bien étudiée pouvoit irriter ses désirs au commencement de sa passion; mais aujourd'hui, qu'il vous sait toute par cœur, vos petites façons ne pourroient que vous abîmer dans son esprit. Quelle inconséquence de vous refuser à ses embrassemens les veilles de grandes Fêtes! Quittez moi ces cagotes simagrées. Voyez la belle Forcalquier; que ne fait elle pas? Aspireriez vous, par hazard, à un dégré de sainteté plus éminent? Vous savez, Madame, que rien ne s'acquiert par rien. Il faut travailler, & mériter. Votre Derrière soupiroit après le Tabouret, & l'a gagné. Ayez maintenant grand soin d'écarter vos rivales, & d'abaisser leurs charmes. Sans parler de la Larignan, de la d'Etrées; dites que la Choiseul a été dis-

diſloquée dans ſes prèmières campagnes; donnez à toutes leur paçquet; vous recevriez le vôtre, ſi elles étoient à vôtre place. Diverſifiez les plaiſirs de vôtre Amant. Madame Poiſſon, cette ſage matrône vous a trop bien élévée, pour que vous ayez pu oublier ſes inſtructions eſſentielles ; mais ne vous contentez pas, de poſſéder à fonds cette morale ſublime; le principal eſt de la ſuivre, & de la pratiquer. Vous ne réuſſirez point à fixer vôtre volage, en jouant un rôle de Comédie, ou de quelque inſtrument de muſique. Ne laiſſez jamais d'intervalle, entre les plaiſirs du Roi; mais ſurtout redoublez les jours de conſeils. Un moment de ſang froid ſuffiroit pour le rendre à ſes peuples. Maintenant plongé dans une yvreſſe perpétuelle, il ne ſe ſouvient qu'il eſt Roi que pour immoler ſes ſujets. Ne vous arrêtez pas aux déclamations puériles de vos ~~ennemis; que peuvent~~-ils vous objecter? Vous ménez les François; eh bien! le grand malheur! A-t'on jamais vu une ame financière ſenſible à de ſemblables reproches? De la fermeté, Madame! ne deshonorez, ne démentez pas vôtre ſang, par une pitié indigne de la maiſon d'où vous ſortez! Ecoutez les François avec la même grandeur d'ame,

avec laquelle vôtre grand Papa Bouchon deshabilloit ses bœufs & ses moutons aux Invalides. C'eſt très bien fait à vous de ſoutenir les maltotiers, contre tous & un chacun, de plaider leur cauſe auprès du Roi, & de leur faire octroier le Privilège excluſif de voler Sa Majeſte; mais je voudrois que du moins vous aſſociaſſiez le Roi à vos travaux; C'eſt l'unique moyen de l'empêcher d'aller à l'hopital. Vos tracasſeries avec le Clergé me déplaiſent, prenez bien garde; car ces hommes de Dieu ont une tête de diable. Souvenez vous bien de ne donner au Roi, que des minisʼtres ſots, ou bêtes, ou fripons; juſqu' ici vous avez fait merveilles. Sa Grandeur Mr. le Garde des Sceaux, réunit exactement ces trois qualités; il eſt ſot comme un Parvenu; bête comme un Financier; fripon comme un Controlleur. St. Florentin n'a jamais eu plus d'eſprit qu'il n'en faut à un Cocu. Rouillé raiſonne rarement, & toujours par caſcade. St. Conteſt n'opine que du bonnet. St. Severin avec un peu d'aplication deviendroit un excellent cheval de Caroſſe, & Lamoignon ne l'a emporté ſur ſes concurrens, qu'en faiſant preuve, que depuis longtems il ne lui eſt arrivé de penſer autrement que par

procu-

procuration. Il étoit reſervé au ſiècle de Louis XV, de produire tant de grands hommes à la fois, & à vous, Madame, de les élever aux premières charges de l'état. Humiliez, abaiſſez, l'ancienne nobleſſe. C'eſt celle qui ſe croit le plus en droit de gloſer ſur vôtre gouvernement, & ſur la vertu immenſe de vos aſſociés. Ils ſont plaiſans ces Meſſieurs les Glorieux. Sur quoi fondent ils leurs prétendues prérogatives? Sur quelques parchemins, ſur les actions guerrières de leurs ancêtres? Sottiſes que tout cela; un bon Fermier général vaut mieux que toutes ces paperaſſes; & s'il ne s'agit que de ruiner des provinces pour acquérir le titre de nobleſſe, meſſieurs le maltotiers ſont indubitablement gens de la première diſtinction, & même, tant ſoit peu, Princes du ſang. Il a fallu huit années, & un million de héros pour ſubjuguer le petit état de Parme; & vous, aidée d'une vingtaine de ſatellites, vous avez pillé, ſaccagé, & aſſervi, en moins de deux ans, le plus vaſte Royaume de l'Europe. Quelle difference! Enfin pour reduire tous ces préceptes en un ſeul: Souvenez vous toujours que vous êtes la maîtresſe du Roi. Fille de la Poiſſon, engraiſſez vous du ſang & des larmes des François; C'eſt ainſi

que,

que, rempliſſant vôtre état, vous vous élancerez juſqu'au niveau des Brunehaults, des Iſabelles, & des Médicis; & les ſiècles les plus reculés, apprendront avec une ſainte horreur, que le Thrône de Bourbon, que les forces de toute l'Europe réunie n'avoient pu ébranler, à été renverſé par la main d'une P......

J'ai l'honneur d'être avec un très profond reſpect &c.

FIN.

